

J O A C H I M

O U

LE TRIOMPHE
DE LA PIÉTÉ FILIALE.

D R A M E

EN TROIS ACTES ET EN VERS,
Suivi d'un Choix de Poésies fugitives.

PAR M. BLIN DE SAINMORE.



A M S T E R D A M.

Et se trouve à PARIS,

Chez l'Auteur, rue du Cœur-volant, maison des Eaux
de Passy.

Et chez les Libraires suivans.

DE LALAIN, rue de la Comédie Française.

LE JAY, rue S. Jacques.

RU AULT, rue de la Harpe.

BRUNET, rue des Écrivains.

M. DCC. LXXV.

THE OCEAN

OF THE

WORLD

DETAILED

AND

ENTIRE

DESCRIPTION

OF THE

WORLD

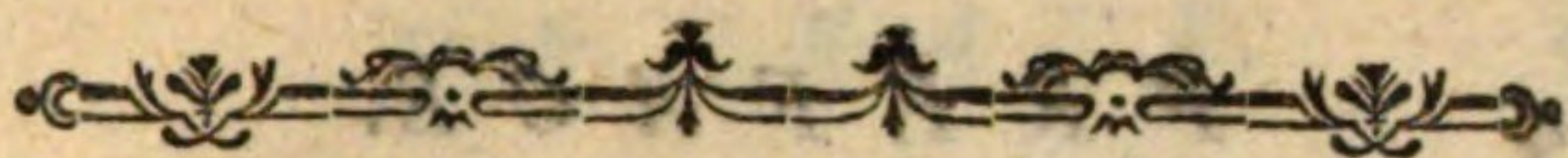
AND

THE

WORLD

AND

THE



P R É F A C E.

L'ANECDOTE, qui a fourni le sujet du Drame qu'on va lire, est tirée du fixième volume du Voyageur François & vient d'être rapportée à la page 207 du Mercure de Mai de cette année. J'ai pensé que le Public ne verroit pas sans quelque intérêt des enfans infortunés qui, désespérés de ne pouvoir secourir une mère tendre réduite à la plus affreuse indigence, se déterminent à livrer l'un d'eux à la mort d'un coupable ; j'ai pensé que l'inquiétude, l'agitation, la tendresse d'une mère éplorée qui redemande un fils qui lui est cher, à l'instant qu'il va s'immoler pour elle, & que la piété filiale, aux prises avec l'amour fra-

4 *P R É F A C E.*

ternel , devoient nécessairement produire des scènes vives & animées , des mouvemens énergiques & vrais , des sentimens généreux & touchans , & enfin un dénouement terrible & pathétique. J'ai fait mes efforts pour ne point affoiblir un si grand intérêt ; c'est au Public seul à juger si j'ai réussi. Sans doute des censeurs mal intentionnés ne manqueront pas de me faire une foule d'objections ; mais le Lecteur impartial & judicieux sentira que, pour les éviter , il falloit dénaturer le sujet & quel'ouvrage , en gagnant d'un côté, auroit infailliblement perdu de l'autre. Tout ce que j'ai pu faire a été de motiver de mon mieux les situations où j'ai mis mes personnages ; j'espère du moins que , si j'ai eu le bonheur de saisir

P R É F A C E. 5

quelques-unes des beautés que me présentoit ce sujet , on fera aisément grace aux défauts qui en sont inséparables.

Cette action est , à proprement parler , une Tragédie ; les personnages , à la vérité , ne sont ni Princes ni Rois , & , puisqu'on est convenu de donner le nom de *Drame* à ce genre pour le distinguer du genre Héroïque , je n'ai point fait difficulté de m'en servir. Ce seroit ici le lieu d'examiner si les personnes qui veulent proscrire entièrement les *Drames* , ou celles qui prétendent n'admettre que ce genre à l'exclusion de la Tragédie & de la Comédie , ne donnent pas dans des excès également condamnables ; mais cette discussion me conduiroit trop loin.

Je me bornerai à dire que les Drames intéressans, qu'on nous a donnés, méritent bien d'être exceptés de la proscription. J'y comprends la plupart des pièces de la Chaussée, Auteur, selon moi, plus estimable qu'estimé. On doit savoir quelque gré à ceux qui cherchent à étendre le cercle de nos plaisirs.

Il n'en est point qu'on doivent exclure.

Le seul excès, qu'on doive blâmer, est cette bigarure barbare de situations comiques & touchantes réunies dans un même ouvrage. On pense bien que du moins j'aurai le foible mérite de ne point tomber dans l'abus que je condamne.



JOACHIM

OU

LE TRIOMPHE

DE LA PIÉTÉ FILIALE,

D R A M E

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

PERSONNAGES.

MADAME VILLERMONT.

VICTOR, }
MAURICE, } fils de Madame Villermont. Victor
JOACHIM, } est l'aîné & Joachim le plus jeune.

M. DE S. ALBIN, Lieutenant Criminel d'un
Bailliage.

LAURETTE, fille de M. de S. Albin.

FANNI, cousine de Laurette.

Un Exempt.

Deux Archers.

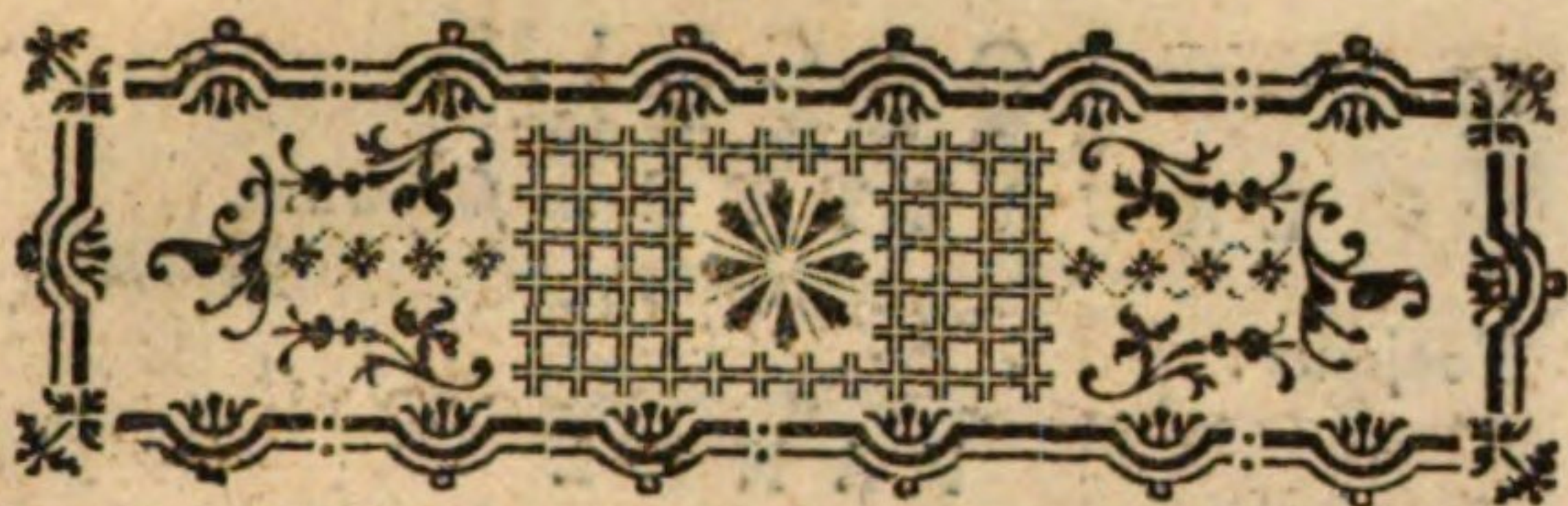
Un Brigadier de Maréchaussée.

Un Geolier.

Plusieurs Conseillers.

La Scène est en France dans un Port de mer.

JOACHIM



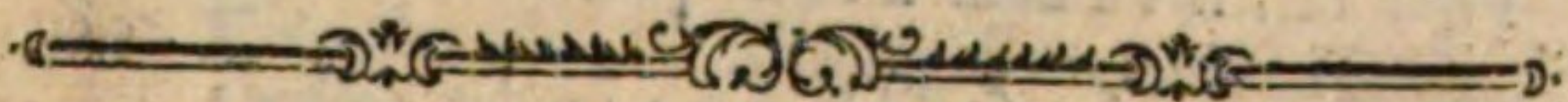
JOACHIM

O U

LE TRIOMPHE
DE LA PIÉTÉ FILIALE.

D R A M E

EN TROIS ACTES ET EN VERS.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une Place publique. D'un côté
on voit le logement du Juge, & de l'autre, une
Hôtellerie. Dans le fond, on découvre la mer.*



SCÈNE PREMIÈRE.

LAURETTE, FANNI.

FANNI.

QUE le ciel est serein ! venez, belle cousine,
Respirer cet air pur..... eh quoi ! toujours chagrine !

B

J O A C H I M,
L A U R E T T E *en soupirant.*

Toujours !

F A N N I.

Qu'avez-vous donc ? je ne vous conçois pas
Jeune , dans l'opulence , & brillante d'appas ,
Des plus riches partis ardemment recherchée ,
Hélas ! de tous ces biens vous semblez peu touchée.
Depuis votre retour , une sombre douleur
De votre heureux printems vient dessécher la fleur.
Qui peut nourrir en vous cette langueur secrète ?
Pour la triste Fanni n'est-il plus de Laurette ?
N'êtes-vous plus sensible à ma tendre amitié ?

L A U R E T T E.

O ma chère Fanni , j'implore ta pitié.
Hélas ! j'en ai besoin. Si tu savois.... que dis-je?...
Je suis bien malheureuse !

F A N N I.

Ah ! votre état m'afflige.
Tournez-vous vers Paris vos regards douloureux ?

L A U R E T T E.

C'est pour un cœur sensible un séjour dangereux.

D R A M E.

11

Crois-moi : n'y vas jamais.

F A N N I.

Un jeune Amant , sans doute,
Du cœur de ma cousine y sçut trouver la route ?
Le mal est-il si grand ?

L A U R E T T E.

Ah ! de grace , Fanni ,
N'accable point ce cœur ; il est assez puni.
Hélas !

F A N N I.

Vous soupirez ! il semble , à vous entendre ,
Que vous vous repentiez d'avoir eu le cœur tendre.

L A U R E T T E.

Quoiqu'il fasse mes maux , je ne m'en repens pas.
Oui , j'aime , il est trop vrai. Vainement je combats.
Pardonne , si ce cœur t'en a fait un mystère ;
Je tremblois de parler & souffrois à me taire.
Je vais te dire tout : mais de cet entretien
Fais sur-tout que mon père au moins ne sache rien.

F A N N I.

Vous ne pouvez douter que je ne sois discrète.

B ij

Ne craignez rien de moi. Parlez, belle Laurette.

L A U R E T T E.

Quand j'allai chez ma tante, au sortir du couvent,

Le fils d'un Banquier riche y venoit fort souvent.

Jeune, il sembloit formé par une main céleste.

Comme il intéressoit ! quel air noble & modeste !

Ne crois pas cependant que frivole & léger,

Mon cœur ne prise en lui qu'un éclat passager.

Il aimoit ses parens d'une ardeur si sincère !

Que dis-je ! avec ivresse il adoroit sa mère.

Voilà les nobles traits dont mon cœur est flaté !

Et sa vertu me charme autant que sa beauté.

F A N N I.

Sans doute, il vous aimoit.

L A U R E T T E.

J'ose du moins le croire.

Mais laisse moi, de grace, achever mon histoire :

Tu verras.

F A N N I.

Poursuivez : j'écoute.

L A U R E T T E.

Un certain soir

Ma tante étant sortie , il est venu me voir.
Quel air triste il avoit ! j'en frémis , quand j'y pense.
Il soupiroit tout bas , me fixoit en silence ,
Et , quoiqu'il s'efforçat de cacher ses douleurs ,
Dans ses yeux , malgré lui , j'ai vu rouler des pleurs.
Qu'avez-vous , ai-je dit ? quel chagrin vous dévore ?
Mais loin de me répondre , il soupiroit encore.
» Adieu , Laurette , enfin dit-il avec douceur ,
» Il ne m'est plus permis de prétendre au bonheur.
» Je me flatois qu'un jour.... douce & vaine chimère !
» Hélas ! j'ai tout perdu.... Ciel ! épargne ma mère ! »
Il s'échappe à ses mots ; je ne pus rien savoir ,
Et trois mois sont depuis passés sans le revoir.
S'il savoit en quel lieu le destin m'a fait naître ,

F A N N I.

Vites-vous ses parens ?

L A U R E T T E.

Je n'ai pu les connaître.

F A N N I.

Quoi ! vous n'avez depuis rien appris de son sort ?

L A U R E T T E.

Quelqu'un m'a rapporté que son père étoit mort ,

B iij

Et que des créanciers avoient dans la misère

Plongé, d'un bras d'airain, les enfans & la mère.

Voilà, Fanni, voilà les traits toujours présens

Dont l'affreux souvenir vient déchirer mes sens.

F A N N I.

Mais vous savez au moins le nom de ce jeune homme.

L A U R E T T E.

Joachim Villermont, c'est ainsi qu'on le nomme.

F A N N I.

Que fit-on pour guérir votre chagrin fatal?

L A U R E T T E.

Un Médecin fameux m'ordonna l'air natal.

Près de mon père enfin me voici revenue,

Et tu vois comme ici mon chagrin diminue.

Fanni, comme l'amour se plaît à m'égarer!

Si le sort à mes yeux le faisoit rencontrer,

Si j'allois le revoir....

F A N N I.

Où donc ? en cette ville ?

L A U R E T T E.

Que sçait-on ?.... mais que dis-je ?.... espérance inutile !

FANNI.

Ah ! loin de vous bercer d'un chimérique espoir ,
Oubliez un ingrat.

LAURETTE.

Il faudroit le pouvoir.

Mais hélas ! d'aujourd'hui je n'ai point vu mon père ,
Je veux , en l'embrassant , adoucir ma misère.
Allons , Fanni , rentrons.

FANNI.

Votre père est sorti.

Par un garde , à l'instant , il vient d'être averti
Qu'il s'est commis la nuit un meurtre abominable.
On n'a point encor pu découvrir le coupable.
Mon oncle , comme Juge , est allé par écrit
Dans un procès-verbal constater le délit.

LAURETTE.

Dieu ! que l'état de Juge est un état pénible !
Et t'a-t-on raconté quelle aventure horrible ?

FANNI.

Oui , vous connoissez....

LAURETTE.

Qui ?

J O A C H I M ;

F A N N I.

Le Comte d'Orfiné,

L A U R E T T E.

Eh bien !

F A N N I.

Par des voleurs est mort assassiné :

Ils l'ont percé de coups , sans qu'il put se défendre.

L A U R E T T E.

Les Malheureux ! quel sang ont-ils osé répandre !

Dans sa terre il sera bien pleuré : car en lui

Le pauvre avoit un père , & le foible un appui.

F A N N I.

On sort de ce logis. Quelqu'un vers nous s'avance.

L A U R E T T E.

Ce sont deux Etrangers : évitons leur présence ;

Retirons-nous.





SCÈNE II.

VICTOR, MAURICE.

MAURICE,

QUELLE est cette jeune beauté ?

Elle paroît nous fuir.

VICTOR.

Hélas ! de tout côté

On fuit les malheureux.

MAURICE.

Voilà donc cette Ville !

Ce lieu choisi par nous, pour être notre asyle.

Arrivés en ces murs depuis hier au soir,

Que prétendons-nous faire, & quel est notre espoir ?

Et toi, femme si tendre & qui nous est si chère,

Que vas-tu devenir, ma respectable mère ?

Dieu des infortunés, & sur elle & sur nous,

Daignez jeter un œil plus propice & plus doux.

VICTOR.

Du matin jusqu'au soir & du soir à l'aurore,

C'est pour elle, Grand Dieu, que ma voix vous implore.

M A U R I C E.

Dans quel gouffre de maux le sort nous a plongés !

V I C T O R.

Comme en tin seul instant nos destins sont changés !

M A U R I C E.

Étrangers en ces lieux, qu'espérer ?

V I C T O R.

La fortune

Peut y changer pour nous sa rigueur importune.

M A U R I C E.

Hélas ! nous falloit-il sitôt quitter Paris ?

V I C T O R.

Nous, dans Paris ! qu'y faire ? y souffrir des mépris.

Ne te souvient-il plus que, fiers de nos allarmes,

Nos plus proches parens insultoient à nos larmes ?

Que ceux, qui nous devoient leur état & leurs jours.

D'un refus outrageant ont payé nos secours ?

As-tu donc oublié la barbare insolence

De tous ces faux amis, qui, dans notre opulence,

Nous juroient chaque jour de s'immoler pour nous ?

Les cruels , tu le vois , nous abandonnent tous.

Pour nous à la pitié tout fut inaccessible.

M A U R I C E.

Trouverons-nous ici quelque cœur plus sensible ?

V I C T O R.

Inconnus en ces lieux , dans notre chute au moins .

Nos larmes n'auront pas de semblables témoins.

M A U R I C E.

Joachim à nos yeux tarde bien à paraître.

V I C T O R.

Il est vrai.

M A U R I C E.

Mais, si-tôt , en quel lieu peut-il être ?

V I C T O R.

Je l'ignore : vers lui ce matin j'ai couru ;

Et déjà , sans rien dire , il avoit disparu.

Allons voir notre mère.

M A U R I C E.

Elle repose encore.

Le sommeil adoucit l'ennui qui la dévore,

N'allons pas la troubler. Il faut attendre ici

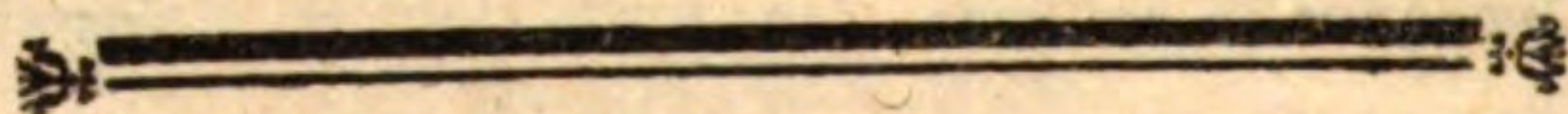
L'instant de son réveil.

V I C T O R .

Qu'entends-je ?

M A U R I C E .

La voici.



S C È N E I I I .

Madame VILLERMONT, VICTOR,
M A U R I C E .

Madame V I L L E R M O N T .

Ah ! bon jour , mes enfans. Embrassez votre mère.

Hélas ! qu'avec transport dans mes bras je vous serre.

J'oublie , en vous voyant les maux que j'ai soufferts.

V I C T O R .

O ma mère !

Madame V I L L E R M O N T .

O mes fils , combien vous m'êtes chers !

M A U R I C E .

Vos sens sont-ils remis d'un pénible voyage ?

D R A M E.

23

Madame V I L L E R M O N T.

Une si longue route est bien rude à mon âge.

De fatigue & de maux mon corps est épuisé.

M A U R I C E.

Mais au moins cette nuit avez-vous reposé ?

Madame V I L L E R M O N T.

Moi , dormir ! quand mon cœur est navré de tristesse :

Quand l'univers entier m'insulte & me délaisse.

Moi , dormir ! quand ici , sans ressource , sans pain ,

Je vous vois , mes enfans , prêts à périr de faim.

Lorsqu'en mes derniers jours , manquant du nécessaire ,

Je ne vois pas un cœur sensible à ma misère :

Quand , le sort me frappant des plus terribles coups ,

J'ai vu , dans les chagrins , expirer mon époux.

Moi , dormir ! ah ! jamais.... je ne trouve de charmes

Qu'à nourrir ma douleur , à m'abreuver de larmes.

Moi , goûter du repos , quand tout vient m'en priver !

Ce n'est plus qu'au tombeau que j'espère en trouver.

M A U R I C E.

Vous nous désespérez , avec un tel langage.

V I C T O R.

Ma mère , bannissez cette affligeante image ,

Le sort peut nous montrer un visage plus doux.

Madame V I L L E R M O N T.

Eh ! qui pourra jamais me rendre mon époux !

Hélas ! je me flattois que , perdant la lumière ,

Sa compagne au tombeau descendroit la première ;

Ou plutôt j'espérois que , sensible à nos vœux ,

La mort du même coup nous frapperoit tous deux.

Je vis pour le pleurer , & ma douleur profonde

Ne voit plus qu'un long deuil étendu sur ce monde.

Quel homme ! avec droiture il ne savoit qu'agir.

Des dons de la fortune il n'eut point à rougir.

On ne l'a jamais vu , par un lâche partage ,

Des biens de l'orphelin grossir son héritage.

Heureux ! si moins crédule , il n'eut pas dans autrui ,

Supposé la candeur qui respiroit en lui.

Mais des fourbes adroits surprenant son estime ,

Ont formé le complot dont il mourut victime.

Pour ces amis ingrats il avoit répondu ;

Il a fallu payer , nous avons tout perdu.

Il ne fut que trop bon , vous en voyez la suite.

Au dernier des besoins sa famille est réduite.

Mais au bord de la tombe & désirant la mort,
Ce n'est que pour vous seuls que je me plains du sort.

V I C T O R.

Nous avons la jeunesse & la force en partage.
Nous pouvons à ces dons ajouter le courage.
Si le sort contre nous voulut se déclarer,
S'il nous enleva tout, il faut tout réparer.
Ne désespérons-point. Peut-être un jour, peut-être
Nous verrons de nos maux notre bonheur renaître.

Madame V I L L E R M O N T.

Prospérez, mes enfans. Ah ! mon seul désespoir,
Quand je voudrois tout faire, est de ne rien pouvoir.
Mais que fait Joachim ?

V I C T O R.

Le jour venoit de naître,
Lorsque de ce logis on l'a vu disparaître.

Madame V I L L E R M O N T.

Mon cœur également entre vous partagé,
En vous voyant tous trois se sent moins affligé.
Mais enfin, pardonnez une erreur qui m'est chère,
Joachim à mes yeux fait revivre son père.

JOACHIM,

MAURICE.

De votre amour pour lui, plus charmés que jaloux,

Nous ne lui disputons que son respect pour vous.

Madame VILLERMONT.

Je n'en puis plus. Je souffre.

VICTOR.

Eh bien : rentrez, ma mère.

Rentrez, & nous allons attendre ici mon frère.

Madame VILLERMONT.

De grace, mes enfans, ne vous éloignez pas,

Que je puisse du moins expirer dans vos bras!



SCÈNE

SCÈNE IV.

VICTOR, MAURICE.

MAURICE.

HEUREUX l'époux qui trouve un cœur aussi sincère!

VICTOR.

Plus heureux les enfans d'une si tendre mère!

Attentive à veiller sur nos moindres besoins,

Quelle autre à notre enfance eut donné plus de soins.

MAURICE.

Sa douleur me pénètre & redouble la mienne.

VICTOR.

Dans l'horreur où je suis, je ne vois que la sienne.

MAURICE.

Après tant de malheurs, ô Sort, suspends tes coups.

Eh quoi! n'est-il donc pas assez cruel pour nous

De perdre une fortune & de pleurer un père?

Faut-il encor, faut-il trembler pour une mère?

VICTOR.

De quel crime en ce jour, grand Dieu, nous punis-tu?

Aurions-nous quelquefois négligé la vertu ?

Nous as-tu jamais vu , dédaigneux ou barbares ,

Au cri de l'indigent fermer nos cœurs avarés ?

M A U R I C E .

Oui , quand je songe au sort qui nous est destiné ,

Je voudrois ne plus vivre , ou n'être jamais né.

En secret dévoré d'une douleur profonde ,

Sans asyle , sans bien que ferai-je en ce monde ?

Éprouver pour ma mère un éternel effroi.

La vie est un fardeau trop accablant pour moi.

Peu s'en faut qu'à l'instant ce bras ne m'en délivre.

V I C T O R .

Que dis-tu , malheureux ? oses-tu bien poursuivre ?

Quoi ! ta mère périt , tu peux la secourir ,

Et fils dénaturé , tu cherches à mourir.

Eh bien : suis tes transports , abandonne ta mère ,

Ajoute encor ta perte à celle de ton père ;

Fais lui pleurer ta mort ; je ne te retiens pas ,

Dans la tombe avec toi précipite ses pas.

Hélas ! elle espéroit , quand chacun la délaisse ,

Retrouver en toi seul l'appui de sa vieillesse.

SCÈNE

Je ne te parle point de ma triste amitié.

Mais qu'une mère au moins éprouve ta pitié !

Je t'ai vu tant de fois sensible à sa misère ;

Mais quoi ! tu t'attendris , tu pleures !

M A U R I C E.

Ah ! mon frère !

Quelle image à mes yeux oses-tu bien offrir ?

Et voilà les douleurs que je ne puis souffrir !

Oui , si j'étois le seul qu'accablât la fortune ,

Aux assauts redoublés de sa rage importune

J'opposerois un cœur plus ferme que le tien.

Mais voir loin de Paris sans secours , sans soutien ,

Sous le fardeau des ans une mère expirante ,

Voir ma famille en proie à la faim dévorante ,

Vouloir les soulager sans jamais le pouvoir ,

Alors je ne connois que mon seul désespoir.

V I C T O R.

Je sens tout comme toi. Mais au fort de l'orage ,

Un invisible Dieu me rend tout mon courage.

Pourquoi veux-tu , cruel , en ces momens affreux

M'ôter le seul plaisir que goûte un malheureux ?

Dieu voit-il un cœur juste avec indifférence ?

M A U R I C E.

Il nous a tout ravi, jusques à l'espérance.

V I C T O R.

Plus l'orage est terrible, & moins il peut durer.

Fléchissons sous le fort, &, loin de murmurer,

Rendons graces plutôt à la bonté céleste ;

Nous n'avons rien perdu, quand la vertu nous reste.

A nos maux, il est vrai, rien ne peut ajouter ;

Mais l'excès du courage est de les supporter.

C'est au creuset du fort que la vertu s'épure.

Faisons du fort jaloux triompher la nature.

M A U R I C E.

Veux-tu que bassement intrépide ou confus

J'aille implorer le riche, & braver ses refus.

V I C T O R.

A quelle indignité ton ame s'abandonne !

Suffisons-nous, mon frère, & n'implorons personne.

Ma mère n'a plus rien : eh bien : voici le jour

Qui doit faire à ses yeux éclater notre amour.

M A U R I C E.

Dans l'état où m'a mis la fortune cruelle ,
Sans espoir , sans ressource , eh que puis-je pour elle ?

V I C T O R.

Ce que tu peux , cruel !... mais tu veux m'éprouver.
Eh quoi ! n'est-il donc plus de champs à cultiver ?
La terre , pour produire , attend un mercenaire ,
Et ton cœur incertain ne fait ce qu'il peut faire !

M A U R I C E.

Qu'entends-je ? quoi , tu veux qu'à des travaux si bas !....

V I C T O R.

En servant la Nature , on ne s'avilit pas.
Si tu chéris l'honneur , m'y crois-tu moins sensible ?
Mais je sens qu'à mon zèle , il n'est rien d'impossible.
Aux pénibles travaux me livrant tout entier ,
J'embrasse sans rougir le plus humble métier.
Du sein qui m'a fait naître , écartant la misère ,
Avec un noble orgueil je nourrirai ma mère :
Et le plus rude emploi me semblera trop doux ,
Quand j'aurai fait rougir des ingrats tels que vous.

Ta voix d'un nouveau feu vient d'échauffer mon zèle,
Unissons-nous tous trois & faisons tout pour elle,
Joachim manque seul & n'est point de retour.
Que fait il ?

V I C T O R .

Je ne fais que penser à mon tour,
De son retardement ma surprise est extrême.

M A U R I C E .

Mais qu'entends-je ? à grands pas quelqu'un vient.

V I C T O R .

C'est lui-même.

M A U R I C E .

Qu'il me paroît ému !





SCÈNE V.

JOACHIM, VICTOR, MAURICE.

JOACHIM *avec vivacité.*

MES frères, mes amis,
Je ne me connois plus.

VICTOR.

Qu'as-tu donc ?

MAURICE.

Je frémis !

JOACHIM.

Ma mère..... pardonnez..... je ne saurois poursuivre,

Ma mère.....

VICTOR.

Achève donc.

JOACHIM.

Est sûre enfin de vivre.

MAURICE.

Comment !

VICTOR.

Parle.

J O A C H I M,

J O A C H I M.

Du ciel j'ai fléchi le courroux.

C'en est fait, mes amis, tout est changé pour nous.

V I C T O R.

De grace, explique-toi. Je ne te puis comprendre.

J O A C H I M.

Ma mère a tout perdu, nous pouvons tout lui rendre.

V I C T O R.

Que dis-tu? nous pourrions lui rendre un sort plus doux.

J O A C H I M,

J'en ai le sûr moyen : il ne tient plus qu'à vous.

V I C T O R.

Achève; que faut-il?

M A U R I C E.

Je suis prêt à tout faire.

J O A C H I M.

Eh bien : foyez contents; je vais vous satisfaire.

Mais jurez avant tout, quoique j'ose tenter,

D'approuver mon projet, & de l'exécuter.

V I C T O R.

Oui, je jure, Grand Dieu, de seconder mon frère,

De vivre , & , s'il le faut , de mourir pour ma mère.

Si j'enfreins mes sermens , que dans la pauvreté

Je sois partout errant , & par tout rebuté !

M A U R I C E.

Ce qu'il vient de jurer , à mon tour je le jure.

Punissez-moi, Grand Dieu , si je deviens parjure.

J O A C H I M.

Ainsi par vos sermens rassuré désormais ,

Je puis donc à vos yeux dévoiler mes projets.

Hier , vous le savez , de besoin défaillante ,

Ma mère entre mes bras resta longtems mourante ,

Le Ciel nous la rendit ; mais ce moment d'horreur

Revint toute la nuit me glacer de terreur.

Animé ce matin d'une ardeur peu commune ,

Et prêt à tenter tout pour changer la fortune ,

Je m'échappe ; & briguant le dernier des emplois ,

Je vais de vingt Banquiers solliciter le choix.

Hélas ! pauvre , timide , & sans expérience ,

J'ai cru dans tous les cœurs trouver la bienfaisance.

Mais que de cette erreur le charme a peu duré !

Quel affront , quel refus n'ai-je pas enduré !

Ah , si vous eussiez vu le ton dur & sévère
Dont ils ont , les cruels , accueilli ma misère.
Ce revers , je l'avoue , irrita ma fierté.
Mais la nature en moi l'a bientôt emporté.
J'entrepris de les vaincre , & ma douleur amère
Leur a peint l'indigence où languissoit ma mère.
A leurs pieds , en pleurant , j'ai demandé du pain.
Ils m'ont repoussé tous avec un bras d'airain.
Oui , peu s'en est fallu que mon aveugle rage
Dans le sang des cruels n'ait lavé cet outrage.
Oui , dans le désespoir où j'étois entraîné ,
J'aurois , je le sens trop , j'aurois assassiné.
Indigné , je venois regagner cet asyle ;
Mais j'apprends tout-à-coup , en traversant la Ville ,
Que , dans la nuit dernière , un vieux Seigneur voisin ,
Est tombé sous les coups d'un perfide assassin ,
Et que son fils promet une assez forte somme
A quiconque en ses mains pourra livrer cet homme.
Vous voyez mon dessein. C'est à vous d'achever.

V I C T O R .

J'en cherche l'avantage , & ne le puis trouver.

D R A M E.

35

M A U R I C E.

Je ne vois pas non plus où ce récit peut tendre.

J O A C H I M.

Eh bien ! plus clairement je vais me faire entendre.

Armez-vous de courage , & l'or qu'on a promis ,

Pour ma mère à l'instant va vous être remis.

V I C T O R.

A nous ! nous ignorons le crime & le coupable.

J O A C H I M.

Répondez : si de nous un seul étoit capable

De braver pour sa mère un injuste trépas ,

Les autres pourroient-ils ?.....

V I C T O R.

Cruel , n'achève pas.

M A U R I C E.

A quel indigne emploi prétends-tu nous contraindre ?

J O A C H I M.

J'ai reçu vos sermens : gardez de les enfreindre.

Je serai le coupable ; & vous , les délateurs.

M A U R I C E.

Qui , nous , mon frère , ô Dieu ! nous , tes accusateurs !

J O A C H I M ;

V I C T O R.

Oui , nous sommes tous prêts à périr pour ma mère ;

Mais qui de nous jamais pourra livrer son frère !

M A U R I C E.

J'abjure des sermens que l'adresse a surpris.

J O A C H I M.

Avez-vous oublié quel en sera le prix ?

Mais il me tarde enfin que mon sort s'accomplisse.

V I C T O R.

Eh ! comptes-tu pour rien la honte du supplice ?

J O A C H I M.

La honte ! en peut-il être où le crime n'est pas ?

M A U R I C E.

Le sort d'un meurtrier a pour toi des appas.

J O A C H I M.

Ah ! c'est sur l'échaffaud que mon devoir m'appelle.

M A U R I C E.

Ces tourmens sont affreux.

J O A C H I M *avec enthousiasme.*

La cause en est si belle.

V I C T O R.

Fléau de ta famille , iras-tu sur son front

Imprimer par ta mort un éternel affront ?

J O A C H I M.

Vous craignez , je le vois , le préjugé des hommes,

Inconnus en ces lieux , cachons bien qui nous sommes.

Et quand , sous un faux nom , j'aurai subi mon sort ,

Partez , & pour jamais abandonnez ce Port.

V I C T O R.

Verrons-nous , sans frémir , le supplice d'un frère ?

J O A C H I M.

N'y voyez que le bien qu'il procure à ma mère.

V I C T O R.

Dis-moi : s'il faut mourir , pourquoi te choisis-tu ?

Nous crois-tu moins d'amour , de force ou de vertu ?

M A U R I C E.

Terminons autrement ce débar homicide.

J O A C H I M.

Comment ? par quel moyen ?

M A U R I C E.

Que le sort en décide.

J O A C H I M.

J O A C H I M.

Et voudrez-vous encor souscrire à cet arrêt ?

V I C T O R & M A U R I C E *ensemble.*

N'en doutez pas.

J O A C H I M.

Et bien : tirons ; me voilà prêt.

M A U R I C E.

(Il prend trois petits carrés de papier blanc , en marque un avec un crayon noir , les roule & les met dans son chapeau.)

Ainsi dans ces billets notre sort va se lire.

(Montrant le papier noir.)

Celui-ci doit nommer qui le Ciel veut élire.

V I C T O R.

Comme aîné , j'ai le droit de tirer le premier :

Maurice , le second : Joachim , le dernier.

(Il tire.)

(Après avoir vu le billet.)

Si c'étoit moi..... mais non.

M A U R I C E.

(Avec ardeur) (Avec douleur.)

A mon tour.... ô disgrâce !

JOACHIM *avec transport.*

C'est moi que tu choisis, Grand Dieu, je te rends grâce.

VICTOR.

Faut-il qu'à cet honneur je ne sois point admis?

MAURICE.

Et de m'en voir exclu, comme toi je gémiss.

JOACHIM.

Ah! ne m'enviez pas, en ma triste misère,

Le consolant plaisir de secourir ma mère.

VICTOR.

A ce sanglant moyen faut-il avoir recours?

JOACHIM.

Trouvez une autre voye, & sur le champ j'y cours.

Un mal extrême exige un extrême remède.

A la nécessité que votre amitié cède!

Si vous aimez ma mère, amis, faites-le voir.

VICTOR.

Jour affreux!

MAURICE.

Sort cruel!

JOACHIM.

O cher & saint devoir!

J O A C H I M.

V I C T O R.

Qu'exiges-tu de nous ?

J O A C H I M.

Ce que j'en dois attendre.

M A U R I C E.

Donnes-nous un cœur plus féroce & moins tendre.

J O A C H I M.

Dussai-je contre moi suborner des témoins !

Si vous me résistez , je n'en mourrai pas moins.

Ah ! plutôt de concert rendons ma mort utile ,

Et loin de m'opposer un reproche futile ,

Secondez-moi : marchons ; ou ce bras furieux

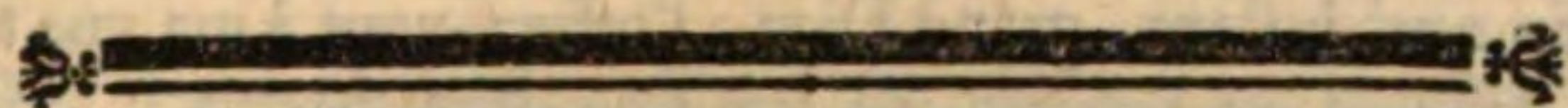
S'arme aussitôt d'un fer & m'immole à vos yeux.

Fin du premier Acte.

A C T E



A C T E I I.



S C È N E P R E M I È R E.

J O A C H I M *seul.*

I L S ne m'ont opposé qu'une fermeté vaine.
J'ai vaincu ; je triomphe , & ce n'est pas sans peine.
Mais me tiendront-ils bien tout ce qu'ils m'ont promis ?
S'ils me manquoient de foi : s'ils n'osoient... j'en frémis.
Que deviendrait ma mère ! ... O toi , que je regrette ,
Toi , que j'aime toujours , ô ma chère Laurette ,
Le sort à tes attraits m'a seul fait renoncer.
Tranquille dans Paris , elle est loin de penser
Mais ma mère vivra : que m'importe le reste !
A quoi me réduits-tu , Nécessité funeste !
Quoi ! ce peuple trompé croira donc ! ... de quel front
De la commune erreur soutiendrai-je l'affront ?
Que dis-je ? en ce pays nul ne peut me connaître

Eh ! qu'ai-je à redouter , quand je vais cesser d'être ?
 Ah bravons tout , mourons : mais qui vient en ces lieux ?
 Que vois-je ? quel objet soudain frappe mes yeux ?
 C'est elle ! c'est Laurette ! ô disgrâce imprévue !
 En quel instant , grand Dieu , l'offrez-vous à ma vue ?
 Ah ! fuyons.



S C È N E I I.

JOACHIM, LAURETTE, FANNI.

LAURETTE sans voir Joachim.

V I E N S , suis-moi. Tout m'afflige ; me nuit.
 J'évite en vain par-tout l'horreur qui me poursuit.

Appercevant Joachim.

Me trompai-je , grand Dieu ?

F A N N I.

Qu'avez-vous ?

L A U R E T T E.

Je frissonne.

J O A C H I M à part.

Que deviens-je ?

L A U R E T T E.

C'est lui. La force m'abandonne.

Se peut-il ? juste Ciel ! Joachim , est-ce vous ?

J O A C H I M.

Oui, Laurette ; oui, c'est moi qui tombe à vos genoux.

L A U R E T T E.

Vous en ces lieux ! c'est vous que le Ciel me renvoie.

J O A C H I M.

Faut-il qu'en ces instans Joachim vous revoie !

L A U R E T T E.

Répondez : par quel sort vous avois-je perdu ?

A mes tendres regrets quel Dieu vous a rendu ?

J O A C H I M.

Plaise au Ciel que longtems nous demeurions ensemble !

L A U R E T T E.

Quel mal prévoyez-vous, quand l'Amour nous rassemble ?

J O A C H I M.

Fuyez un malheureux, qui n'a plus désormais

Que le fatal espoir de ne vous voir jamais.

L A U R E T T E.

O Ciel ! que dites-vous ? quel étrange langage !

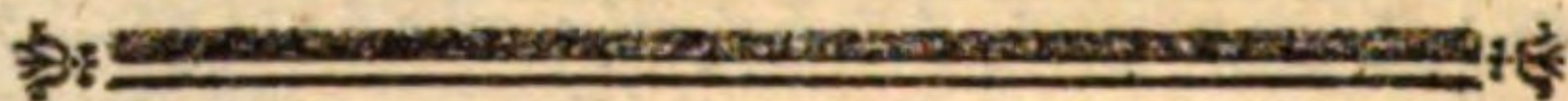
D

Perfide , je le vois , quelqu'autre vous engage.

Ah ! parlez ; vous serois-je un objet odieux ?

Vous ne répondez point : vous détournez les yeux !

Je ne fais que penser , & mon ame incertaine....



S C È N E I I I .

JOACHIM, LAURETTE, FANNI,
un EXEMPT, des Archers.

L'EXEMPT.

S A I S I S S E Z l'étranger. Qu'à la Tour on l'entraîne !

L A U R E T T E .

Messieurs , que faites-vous ?

L'EXEMPT.

Nous ne nous trompons pas.

C'est lui , c'est l'assassin.

J O A C H I M .

(A part.) (Aux Archers.)

O Ciel ! Je suis vos pas.

L A U R E T T E .

Soutiens-moi : je me meurs.

On emmène Joachim.

SCÈNE IV.

LAURETTE, FANNI.

FANNI.

MA surprise est extrême.

Quoi ! l'assassin du Comte est Joachim lui-même !

LAURETTE *revenant à elle.*

Où suis-je ? juste Ciel.... l'ai-je bien entendu ?

Je pleurois son absence , & , quand il m'est rendu,

C'est pour le voir traîner en coupable au supplice.

Lui , cruel ! lui , coupable ! ah Dieu ! quelle injustice !

Quand tout me le diroit , je ne le croirois point.

Par quel charme auroit-il pu me tromper au point ?

Que dis-je ? encor un coup , la chose est impossible.

Quoi ! ce mortel si vrai , si simple , si sensible ,

Soudain bravant l'honneur qui brûloit dans son sein

Auroit pu devenir un perfide assassin.

FANNI.

Cependant....

J O A C H I M ,

L A U R E T T E .

Lui, coupable ! il ne l'est point , te dis-je.

C'est à moi d'éclaircir un soupçon qui m'afflige.

Pour le défendre enfin , je veux tout employer.

F A N N I .

Eh , que prétendez-vous ? défendre un meurtrier.

Au crime quelquefois le besoin sert d'excuse.

L A U R E T T E .

Quel indigne soupçon ! ... Dis-moi si je m'abuse.

Toi-même , en le voyant , as-tu pu concevoir

Que sous des traits si doux on cache un cœur si noir.

F A N N I .

Il est vrai qu'à travers son trouble & sa contrainte,

J'ai cru voir la vertu sur son visage empreinte :

Mais le fond de nos cœurs se lit peu dans nos traits.

L A U R E T T E .

A qui donc , juste Ciel ! se fier désormais ?

Je n'y comprends plus rien. Tout sert à me confondre.

De soi-même jamais quel homme peut répondre ,

Si l'extrême indigence & de pressans revers ,

D'un cœur si vertueux , ont fait un cœur pervers !

F A N N I.

A prononcer sur lui j'hésite , je balance.
Cependant il gardoit le plus profond silence ,
Et pour tout dire enfin , si l'on se fut mépris ,
Sans se défendre mieux il n'eut pas été pris ;
Vous le savez , mon Oncle est un juge équitable ,
Il verra si son crime est faux ou véritable ;
Mais si la loi le prouve & force à le juger ,
Le parti , qui vous reste , est de n'y plus songer.

L A U R E T T E.

Il pourra m'en couter , Fanni : mais tu peux croire
Que je remporterai cette triste victoire.
Tandis que pour pleurer je vais me renfermer ,
De son sort , par pitié , daigne au moins t'informer.
Allons , Fanni , rentrons. Mais j'apperçois mon père :
Caches-lui bien surtout cet important mystère.





S C E N E V.

M. DE S. ALBIN , LAURETTE , FANNI ,
un EXEMPT.

M. DE S. ALBIN à l'Exempt.

A L L E Z les avertir que je suis de retour.

Que chacun d'eux ait soin de se rendre à la Tour.

Qu'on cherche à découvrir s'il n'a point de complice,

Et que tout , s'il le faut , soit prêt pour son supplice.

(*L'exempt sort.*) (*A sa fille.*)

Je les attends , allez. Laurette , ah ! te voici.

Ma fille , embrasses-moi. Que peux-tu faire ici ?

L A U R E T T E.

C'est vous que j'y cherchois.

M. DE S. ALBIN.

Sans cesse tu m'allarmes :

Dans un mortel ennui je vois périr tes charmes.

Je n'ai que toi d'enfant , & chaque jour je crains...

L A U R E T T E.

Votre aspect & le tems calmeront mes chagrins :

Mais , mon père , est-il vrai que le sort implacable
Au supplice bientôt va livrer un coupable.

M. DE S. ALBIN.

Oui , ma fille , il le faut. Oui , mon pénible emploi ,
Me contraint à regret d'exécuter la Loi ,
Et ne met en mes mains un glaive redoutable ,
Que pour venger le juste & frapper le coupable.

L A U R E T T E.

Ne vaudroit-il pas mieux , quand le doute est pressant ,
Sauver un criminel que perdre un innocent ?
Dans le cœur des mortels il est rare , je pense ,
Qu'on distingue aisément le crime & l'innocence.

M. DE S. ALBIN.

Mais aussi n'est-ce pas sans effroi qu'en mes mains
Je vois souvent la vie & l'honneur des humains.
De ce triste métier je connois l'importance :
Et quand d'un accusé je signe la Sentence ,
Tout est approfondi.

L A U R E T T E.

Plus d'un juge éclairé
Par des signes trompeurs est souvent égaré.

Par fois aux scélérats les innocens ressembtent.

M. DE S. ALBIN.

Je le fais.... Mais bientôt les Conseillers s'assemblent,

En leur présence encor je vais l'interroger ,

Lire au fond de son cœur , l'entendre & le juger.

L A U R E T T E.

Mon père, il est si jeune !

M. DE S. ALBIN.

Il en est plus coupable.

L A U R E T T E.

De crime la jeunesse est , dit-on , peu capable.

M. DE S. ALBIN.

Quelle est donc la pitié dont ton cœur prévenu

S'attendrit sur le sort de ce vil inconnu ?

L A U R E T T E.

Je n'ai point de raisons d'embrasser sa défense ,

Mais enfin , je le vois , mon zèle vous offense.

Ce cœur , tout pur qu'il est , dès qu'il paraît suspect ,

Se doit faire un devoir d'être plus circonspect.

M. DE S. ALBIN.

Je ne te blâme point d'avoir un cœur sensible,

Ma fille : mais pour lui le mien est inflexible.

Oui , je plains l'indigent qui , pressé par la faim ,

Se borne en frémissant à dérober du pain :

Je plains l'infortuné qu'égare la misère ,

Souvent pour secourir ses enfans & son père :

Pour lui , je l'avouerais , j'ai désiré cent fois

Que le Prince adoucît l'austérité des Loix.

Hélas ! dans le besoin , le malheureux oublie

Que l'erreur d'un moment peut lui coûter la vie.

Et , quand la Loi me force à décider son sort ,

Ce n'est qu'en gémissant que j'ordonne la mort.

Mais un lâche assassin , un sanglant homicide ,

Mais ce vil étranger , si jeune , si perfide ,

Qui froidement cruel a pu tremper ses mains

Dans le sang d'un vieillard , adoré des humains :

Point de grâce à ce monstre ; il n'en mérite aucune.

Mais je vois que par-tout cette erreur est commune ,

Chacun pleure celui qu'il a privé du jour.

Il a donné la mort , qu'il périsse à son tour.

Ne crois-pas qu'abusant d'un Ministère auguste ,

Je me souille pour lui par un Arrêt injuste.

Déjà par deux témoins son crime est attesté :

Il en convient lui-même , & tout est constaté.

LAURETTE *avec surprise.*

Deux témoins , dites-vous ?...

M. DE S. ALBIN.

Ont révélé sa trame.

LAURETTE.

Je me tais mais enfin dans le fond de mon ame,

Soit horreur pour son crime , ou soit pitié pour lui ,

Rien n'égale l'effroi que j'éprouve aujourd'hui.

Permettez

M. DE S. ALBIN.

Mais qu'as-tu ? quelle crainte t'agite ?

J'appérçois sur son front une pâleur subite.

J'entends du bruit. On vient , ce sont les deux témoins.

Fanni , conduisez-là. Bientôt je vous rejoins.





SCENE VI.

M. DE S. ALBIN, VICTOR, MAURICE.

M. DE S. ALBIN.

QUEL sujet important en ces lieux vous rappelle ?

Venez-vous m'apporter quelque clarté nouvelle ?

Enfin, me cherchez-vous ? le prix qui vous est du ,

Vous a sans doute été fidèlement rendu ?

MAURICE.

D'une voix tremblante. A part.

Monfieur que fon aspect me trouble & m'embarrasse !

VICTOR.

Nous voudrez-vous encore accorder une grace ?

M. DE S. ALBIN.

Voyons

VICTOR.

De vos bontés pourrions-nous obtenir

De voir le prisonnier & de l'entretenir ?

M. DE S. ALBIN.

S'y consens... mais, Messieurs, songez que dans une heure

Le Baillage assemblé doit décider qu'il meure.

M A U R I C E .

Eh quoi ! déjà....

M. DE S. ALBIN.

Ce tems suffit pour lui parler.

M A U R I C E *troublé.*

O Ciel !

M. DE S. ALBIN.

Vous frémissez : je vois des pleurs couler.

V I C T O R *avec vivacité prenant la parole.*

Ah ! Monsieur , croyez-vous , quelque soit un coupable ,

Qu'à la mort , sans frémir , on livre son semblable ?

M. DE S. ALBIN.

Puisque vous éprouvez cette noble terreur ,

Vous prévoyez trop bien les dangers d'une erreur.

Vous savez que de nous son destin va dépendre ;

Que seuls vous répondrez du sang qu'on va répandre.

V I C T O R *à part.*

Je tremble.

M. DE S. ALBIN.

Je vous quitte , & je vais promptement

Ordonner qu'avec lui l'on vous laisse un moment.



SCENE VII.

VICTOR, MAURICE.

VICTOR.

Qu'avons-nous fait, mon frère? & quel sort est le nôtre!
D'un abîme échappés, nous tombons dans un autre.

MAURICE.

Nos yeux de tous côtés ne rencontrent que pleurs.
Mon courage affoibli succombe à ces malheurs.

VICTOR.

Enchaîné malgré moi par un devoir austère,
Qu'il m'a fallu, grand Dieu, de force pour me taire!

MAURICE.

Et moi, tant la douleur avoit pu m'égarer!
Je me suis vu vingt fois prêt à tout déclarer.
Qui! moi, je souffrirois qu'un meurtre s'accomplisse!
De mon frère innocent je verrais le supplice!
Et j'aurois pu tremper dans ce complot affreux!
Ah! de ce pas je cours....

VICTOR.

Où vas-tu, malheureux?

Arracher du trépas mon frère & l'innocence.

V I C T O R.

Mais quand tu le voudrois , est-il en ta puissance ?

Oserois-tu trahir ta mère & tes sermens ?

M A U R I C E.

Nécessité cruelle ! affreux engagements !

Mais dis-moi : de quel œil soutiendrons-nous , mon frère ,

Les larmes , les sanglots , & les cris d'une mère ?

Sans ce fils , que ses pleurs vont nous redemander ,

De quel œil , en un mot , pourrons-nous l'aborder ?

V I C T O R.

Sa présence , il est vrai , ne peut que nous confondre.

Hélas ! que pourrons-nous lui dire & lui répondre ?

Voilà ce que je crains.

M A U R I C E.

Tantôt avois-je tort

De détester la vie & de chercher la mort ?

V I C T O R.

Crois-tu qu'en maîtrisant la douleur qui me presse ,

Joachim soit , hélas ! moins cher à ma tendresse ?

Mais

Mais j'aime aussi ma mère, & pour la secourir,
J'envie à Joachim la douceur de mourir.

M A U R I C E.

Ah! Victor, à ce point falloit-il lui complaire.

V I C T O R.

Eh! n'avons-nous pas fait tout ce qu'on pouvoit faire?
Avec quelle chaleur n'ai-je pas combattu
Son barbare projet, ou plutôt sa vertu?
Soit pour l'en détourner, soit pour prendre sa place,
Avons-nous épargné prières, pleurs, menace?
Mais lui, toujours plus ferme en son cruel dessein,
Vingt fois tu l'as vu prêt à se percer le sein:
Vaincus par son courage, il a fallu nous rendre.
A nos regrets encor un parti reste à prendre.

M A U R I C E.

Quel est-il?

V I C T O R.

A ses yeux courons nous présenter,
Par de nouveaux efforts cherchons à le tenter.

M A U R I C E.

Mais enfin si toujours inflexible & sévère
Dans son projet sanglant, sa vertu persévère;

E

D'un bien, qu'il vend si cher, irons-nous profiter,

Et du prix de son sang lâchement hériter ?

Oui, je préférerois dans mon ame affermie

Le trépas, à des jours dus à cette infamie.

V I C T O R.

S'il persiste, il suffit : je ne m'explique point ;

Mais j'espère, avant peu, te montrer à quel point

Je respecte l'honneur & je chéris mon frère.

M A U R I C E.

Commençons par le voir : ô Ciel ! voici ma mère.



S C E N E V I I I.

Madame VILLERMONT, VICTOR,
MAURICE.

Madame VILLERMONT.

Où donc est Joachim ? me fuyez-vous aussi ?

J'espérois avec vous le retrouver ici.

Eh quoi ! lui qui, sensible à mes moindres allarmes,

Auroit donné son sang pour m'épargner des larmes,

Lui, qui m'aimoit enfin, peut-il m'abandonner ?

Mon esprit inquiet ne fait que soupçonner.
Mes enfans, quel front triste offrez-vous à ma vue !
Vous repentiriez-vous de m'avoir secourue ?
Du Peuple rassemblé si j'en crois les discours,
Un coupable, dit-on, va terminer ses jours.
Hélas ! ce malheureux n'est peut-être qu'à plaindre ;
Au crime quelquefois le besoin peut contraindre.
Quel coup pour des parens que sa mort va flétrir,
Et qu'à mes yeux surtout sa mère doit souffrir !
Pour moi, si les destins me sont souvent contraires,
Du moins la plus heureuse entre toutes les mères,
Au sentier de l'honneur je vois mes fils marcher,
Et le Ciel à leurs cœurs n'a rien à reprocher.
D'un front égal & ferme, au plus fort de l'orage,
Je vous ai vus tous trois opposer le courage.
Ah ! sur-tout, si l'amour ne m'en impose pas,
Daignez de Joachim suivre toujours les pas.
Qui jamais de l'honneur a mieux connu l'empire !
C'est sous ses traits heureux que la vertu respire.
Mais quel lieu le retient ? quel étrange devoir
Peut me priver encor du plaisir de le voir ?
Pourquoi ne vient-il pas ? il faut que je le voie.

Qu'il vienne partager les biens qu'il nous envoie !
Loin de lui plus long-tems j'aurois trop à souffrir.

M A U R I C E .

Ne vous affligez pas.

Madame VILLERMONT.

Vous me faites mourir.

Sous le poid du malheur ci-devant accablée ,
Je vous voyois tous trois , & j'étois consolée.
Maintenant que le Ciel , aux portes du trépas ,
M'accorde des secours que je n'espérois pas :
Faut-il que cet enfant , si cher à ma tendresse ,
Seul manque à mon bonheur. Qu'il vienne ! qu'il paraisse

V I C T O R .

Ah ! ma mère , pourquoi prompte à vous allarmer ,
Vous forgez-vous des maux que tout devroit calmer ?
Ne vous verrai-je point , vous livrant à la joie
Gouter en paix les biens que le Ciel vous envoie ?

Madame VILLERMONT.

Que m'importe sans lui votre inutile soin !
Bientôt de vos secours je n'aurai plus besoin.
Ah ! ne me faites point regretter ma misère.

Qu'avez-vous fait de lui ? répondez.

M A U R I C E.

O ma mère !

Madame VILLERMONT.

Mais comment cet argent vous est-il parvenu ?

Je ne vois point mon fils. Ciel ! qu'est-il devenu ?

M A U R I C E *en pleurant.*

O ma mère !

Madame VILLERMONT.

Parlez. Votre regard m'évite.

Vous ne me répondez que par des maux sans suite.

V I C T O R.

Hélas !

Madame VILLERMONT.

Vous soupirez : je vous vois interdits,

Ah ! reprenez vos dons, & rendez-moi mon fils.

De grace, si jamais j'ai pu vous être chère,

Par pitié, mes enfans, rendez-moi votre frère.

Je ne veux que mon fils.

V I C T O R.

Ce fils, dont quelque jour

E iij

Vous connoîtrez peut-être & le zèle & l'amour,
Pour jamais

Madame VILLERMONT *avec vivacité.*

Est parti. Quelle horreur j'envisage.

Mes pleurs n'ont point avant inondé son visage.
Dans mes bras, sur mon sein je ne l'ai point pressé;
Je languis, je succombe, & mon cœur oppressé....
Que dis-je ? c'en est trop ; éperdue, égarée,
Je ne peux plus souffrir d'en être séparée.
Rien ne peut m'arrêter, & pour le retrouver,
Il n'est point de périls que je n'ose braver,
Déjà même oubliant la foiblesse de l'âge,
La nature à mes sens donne un nouveau courage.
Mon fils est tout pour moi. J'oserai tout pour lui.
Je n'écoute plus rien, & je vais aujourd'hui
Le demander au Ciel, à la Nature entière.
Ma douleur fléchira l'ame la plus altière ;
Par mes pleurs, par mes cris, je vais tout attendrir,
Je ne veux que le voir, l'embrasser & mourir.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.



Le Théâtre représente une Prison.

S C E N E P R E M I E R E.

JOACHIM enchaîné, assis, rêvant
profondément.

Où suis-je ? un jour mourant luit au sein des ténèbres.
Quel silence !.... l'effroi règne en ces murs funèbres.
C'est donc là, des forfaits, le terrible séjour !
Je ne m'attendois pas à l'habiter un jour.

*(Il se lève , il se promène à grands pas , & après un
silence.)*

Hélas ! tout paroïssoit promettre à mon enfance
D'un moins triste avenir la flatteuse apparence.
Ma famille tranquille , à l'abri des besoins ,
Me prodiguoit du sang la tendresse & les soins.
Déjà formant l'espoir d'un heureux hymenée ,

A Laurette, en secret, ma foi s'étoit donnée,

Et de tant de bienfaits à ma jeunesse offerts,

Il ne me reste donc qu'un cachot & des fers !....

Vivre dans l'indigence, ou mourir dans la honte....

Voilà donc les périls qu'il faut que je surmonte !

Par l'un & l'autre choix toujours infortuné,

Dans un cercle de maux je me trouve enchaîné.

*(Il retombe sur son siège comme accablé, fixe les
yeux en terre, & après une pause :)*

Quoi, je vais, du malheur volontaire victime,

Subir l'opprobre affreux qui ne convient qu'au crime ?

Sous le fer des bourreaux il faut donc.... j'en frémis ;

Et Dieu sait cependant quel forfait j'ai commis !

Que ce peuple abusé, quand un juge s'égare,

Vienne en foule applaudir aux maux qu'on me prépare.

Je l'excuse : mon cœur n'est pas connu de lui ;

Laurette, toi qui fais combien mon ame est pure,

Peux-tu de ton Amant soupçonner la droiture ?

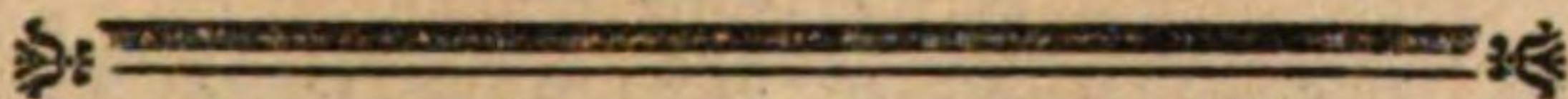
L'apparence, il est vrai, te parle contre moi :

Mais ce cœur, qui t'adore, est digne encor de toi.

Que dis-je ? de soupçons par-tout environnée,

Le sort de l'infortune est d'être abandonnée,

Nul n'osera se plaindre, & pour consolateur
Je n'aurai dans mes maux que le Ciel & mon cœur.
N'importe ! il me suffit. — O ma mère, pardonne :
Je n'ai plus que la vie, & ton fils te la donne.
En m'immolant pour toi, je ne puis rien de plus.
De mes frères domptant les efforts superflus,
Dans ce cœur, je le sens, la Nature l'emporte.
Quel bruit!... de ma prison j'entends ouvrir la porte.
Juste Ciel ! viendrait-on m'annoncer le trépas ?



S C E N E II.

JOACHIM, VICTOR, MAURICE.

J O A C H I M.

Q U O I ! c'est vous ! quel sujet conduit ici vos pas ?
Que vois-je?... vous pleurez. Ah ! cachez-moi vos larmes.
Eh ! déjà n'ai-je pas assez de mes allarmes ?

M A U R I C E.

Mon frère, il est donc vrai qu'insensible à nos maux,
Tu vas livrer ta tête au glaive des bourreaux.

Il est vrai que de moi le sort ainsi l'exige.

V I C T O R.

Quoi ! toujours aveuglé d'un funeste vertige,

Dans ton projet cruel oses-tu persister ?

J O A C H I M.

Quand j'approche du terme , osez-vous m'arrêter ?

Et toi, Victor , & toi, ma plus ferme espérance,

Quoi ! ton cœur pour ta mère a tant d'indifférence !

V I C T O R.

De ma force , il est vrai , j'avois trop présumé.

Je croyois qu'au malheur mon cœur accoutumé

Pourroit encor sur moi faire un effort suprême.

Je n'ai vu que le bien d'une mère que j'aime.

Mais on brave de loin ce que l'on craint de près.

Oui , quand j'ai de ta mort vu les tristes apprêts ,

Je n'ai plus rien senti que l'horreur accablante

De nous voir séparer par une main sanglante.

Par la tendre amitié qui nous unit tous deux ,

Renonce , il en est tems , à ce projet affreux.

Lorsque ton cœur est pur , ne meurs point en coupable ,

Mon frère , prends pitié du trouble qui m'accable.

M A U R I C E.

Eh bien : si nos douleurs ne peuvent te fléchir ,
Sur des maux plus touchans daigne au moins réfléchir.
Peins-toi le désespoir d'une mère éplorée :
Peins-toi de mille traits son ame déchirée.
Hélas ! si tu savois avec combien de cris
Sa tendresse tantôt redemandoit son fils ,
Tu n'acheverois point ce triste sacrifice.

J O A C H I M.

Ah ! ne rougissez pas d'employer l'artifice :
Épargnez-lui des pleurs en lui cachant mes fers ,
Qu'à jamais elle ignore à quel prix je la fers !
Et pour mieux consoler sa douleur maternelle ,
Qu'elle retrouve en vous l'amour que j'eus pour elle !
Elle fait tout mon bien ; & j'ignore en ce jour
Jusqu'où m'égareroit l'excès de mon amour.
Oui , pour la soulager du malheur qui l'opprime
Ce cœur pourroit , je crois , se décider au crime.
Ah ! sans crime du moins achevons son bonheur.

V I C T O R.

Nous en coute-t-il moins & ta vie & l'honneur ?

J O A C H I M,

J O A C H I M.

L'honneur d'un fils consiste à secourir sa mère.

M A U R I C E.

Mais le nôtre n'est pas à voir périr un frère.

J O A C H I M.

Quoi ! ma mère languit sans espoir de secours ;
Je ne puis la sauver qu'aux dépens de mes jours ;
Vous approuviez mon choix : vous brûliez de me suivre,
Et c'est vous maintenant qui m'ordonnez de vivre !
Quoi ! quand votre amitié devoit me raffermir ,
Cœurs foibles , je vous vois & pleurer & gémir.
Ce ne sont point des pleurs qu'il faut : c'est du courage,
Ingrats , laissez-moi seul achever mon ouvrage.
Vous verrez si ce cœur , digne d'un meilleur sort ,
Sait braver en héros les horreurs de la mort.

V I C T O R.

Ton nom sera flétri.

J O A C H I M.

Mais mon cœur ne peut l'être.

Il fut , il sera pur ce sang qui m'a fait naître :
Et , malgré le soupçon que ce peuple ait conçu,

Je le rendrai du moins tel que je l'ai reçu.
Cette erreur est affreuse , il faut que je l'avoue ;
Ce n'est pas sans effort que mon cœur s'y dévoue.
Croyez qu'en le bravant , je ne me pique pas
De ce faste imposant qui choisit le trépas.
Je ferois autrement , si je pouvois le faire ,
Mais vous savez à qui ma mort est nécessaire....
Que dis-je ? ... par quels soins me laissai-je égarer ?
Mes amis , l'heure approche : il faut nous séparer.

V I C T O R.

Déjà nous séparer ! ô Ciel ! quel coup de foudre !

M A U R I C E.

Te quitter !

V I C T O R.

Il le faut.

M A U R I C E.

Je ne puis m'y résoudre.

J O A C H I M *embrassant ses frères.*

Adieu , mon cher Maurice. Adieu , mon cher Victor.

M A U R I C E.

Mon frère , dans mes bras que je te presse encor.

J O A C H I M ,

V I C T O R .

Pour la dernière fois j'embrasse donc mon frère.

J O A C H I M .

Par les plus tendres soins consolez notre mère.

M A U R I C E .

Tu nous perces le cœur.

J O A C H I M .

Recevez mes adieux.

V I C T O R .

J'ai peine à m'arracher de ces funestes lieux !

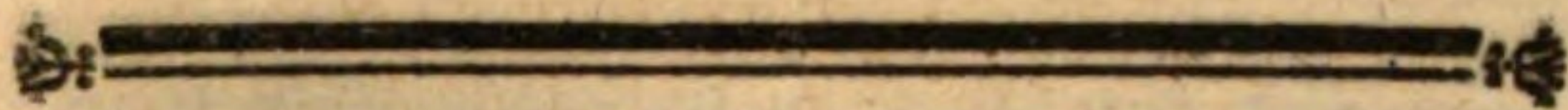
J O A C H I M .

Qu'entends-je ? on vient ici. Fuyez en diligence.

Qu'on ne soupçonne rien de notre intelligence !

Vos pleurs nous trahiroient.





S C È N E I I I.

JOACHIM, VICTOR, MAURICE,
LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

LES juges vont entrer,

Ainsi, Messieurs, sur l'heure il faut vous retirer.

V I C T O R *à part.*

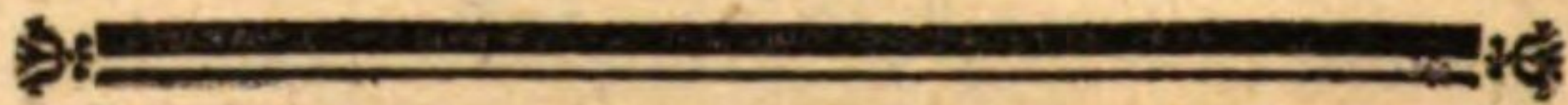
Ciel, je frémis !

M A U R I C E *à part.*

Mon sang se glace dans mes veines.

*Le Geolier sort avec Victor & Maurice qui, après
avoir regardé Joachim avec douleur, ne le quittent
qu'en levant les yeux au Ciel.*





S C È N E I V.

J O A C H I M *seul.*

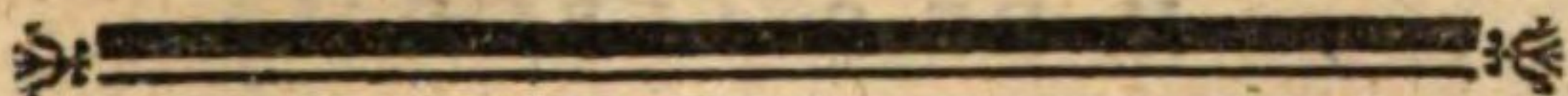
ENFIN je vais toucher au terme de mes peines,
D'un front calme & serein je le vois approcher ;
Rien du sort qui m'attend ne peut plus m'arracher.
Cet instant redoutable est l'épreuve, où le Sage
De toute sa raison fait faire un noble usage.
Et puisque mon devoir m'y contraint aujourd'hui,
Imitons sa conduite & mourons comme lui.

Voyant entrer les Conseillers.

Ciel ! on vient me juger.



S C È N E



S C E N E V.

JOACHIM , M. DE S. ALBIN , plusieurs
Conseillers , Gardes.

M. DE S. ALBIN.

Q U E chacun prenne place.

Les Juges s'assèyent.

JOACHIM *à part.*

Ce sinistre appareil m'épouvante & me glace.

M. DE S. ALBIN.

Approche , malheureux : dis-nous la vérité.

Ton salut dépendra de ta sincérité.

JOACHIM.

N'êtes-vous pas instruit de tout ce qui me touche ?

M. DE S. ALBIN.

Il faut que cet aveu sorte encor de ta bouche.

JOACHIM.

Je ne répéterois que ce qu'on vous a dit.

A part.

Moi criminel ! ô Ciel !

F

JOACHIM,

M. DE S. ALBIN.

Je te vois interdit.

Sois sans crainte ; réponds. Plus d'un témoin t'accuse.

JOACHIM.

Mon malheur à vos yeux ne cherche point d'excuse.

M. DE S. ALBIN.

Quel est ton nom ?

JOACHIM.

Obscur.

M. DE S. ALBIN.

Et ton âge ?

JOACHIM.

Vingt ans.

M. DE S. ALBIN.

Ton pays , ton état , & que font tes parens ?

JOACHIM.

Je dirai seulement que Paris m'a vu naître :

Le reste , je le tais.

M. DE S. ALBIN.

Sachons qui tu peux être.

DRAME.

75

JOACHIM.

Je suis un malheureux.....

M. DE S. ALBIN.

Ajoute un assassin.

JOACHIM.

Il faut que je le sois.

M. DE S. ALBIN.

Mais dans ce noir dessein,

Quel motif t'a conduit ? seroit-ce l'indigence ?

L'ardeur de te venger ?

JOACHIM.

Ce n'est point la vengeance.

M. DE S. ALBIN.

Enfin par qui ton bras y fut-il excité ?

JOACHIM.

Par le Sort , la Nature , & la Nécessité.

M. DE S. ALBIN.

Quoi ! tu reçus du Ciel un penchant si barbare.

JOACHIM.

(*A part.*)

J'en reçus un cœur droit : mais hélas !..... je m'égare.

F ij

Je t'entends : mais enfin , as-tu pu sans frémir ,
Égorger un vieillard ? ...

J O A C H I M.

Vous m'en voyez gémir.

Ah ! repoussez de moi cette importune image.

M. DE S. ALBIN *à part.*

Tout m'intéresse en lui ; sa candeur & son âge.

J O A C H I M.

Oserois-je , Monsieur , en tombant sous vos coups ,
Pour une mère attendre une grace de vous.

M. DE S. ALBIN.

Eh quoi ! jeune étranger , il te reste une mère ?
Tu l'aimes donc bien peu.

J O A C H I M.

Dieu fait qu'elle m'est chère.

Sans elle devant vous je n'eus jamais paru.

M. DE S. ALBIN.

A-t-elle en ce complot avec toi concouru ?

J O A C H I M *avec vivacité.*

Gardez-vous de le croire. Incapable de crime

D R A M E.

77

Son cœur , de l'indigence honorable victime ,
Craint le Ciel , fuit les Loix , & chérit la Vertu.

M. DE S. ALBIN.

Malheureux , à ce cœur quel coup prépares-tu ?

J O A C H I M.

Ah ! c'est pour épargner ses larmes , sa tendresse ,
Que ma timide voix vous implore & vous presse.
Laissez-moi dans la tombe emporter mon secret.
En mourant sans éclat , je mourrai sans regret.

M. DE S. ALBIN.

Ton crime fut public , ton châtement doit l'être.

J O A C H I M.

Que ma mère du moins n'en puisse rien connaître !
Hélas ! elle en mourroit Je tombe à vos genoux.

M. DE S. ALBIN.

Cette faveur dépend du Prince , & non de nous.

J O A C H I M.

Eh bien , Messieurs , eh bien , secondez mon envie ,
Et ne prolongez plus mes tourmens & ma vie.

M. DE S. ALBIN.

Sans doute le remord fait naître cet effroi.

J O A C H I M,

J O A C H I M.

Vous parlez de remord. Il n'est pas fait pour moi.

M. DE S. ALBIN.

Comment !

J O A C H I M.

Ce que j'ai fait , je l'ai cru nécessaire ,

Je le ferois encor , si j'avois à le faire.

M. DE S. ALBIN.

Quoi ! si jeune , à ce point , dans le crime endurci !

Mais tout , par ton aveu , n'est que trop éclairci ;

De qui donne la mort , la mort est le salaire.

J O A C H I M.

Je le fais : je l'attends.

M. DE S. ALBIN.

Rien ne t'y peut soustraire.

Dieu permet que dans l'ombre un crime enseveli

Éclate tôt ou tard & sorte de l'oubli.

J O A C H I M.

Hélas ! de mes malheurs la mort sera le terme ;

Vous m'y verrez marcher d'un front stoïque & ferme.

Par mes accusateurs vous devez tout savoir ;

Ne m'interrogez plus! . . . Faites votre devoir.

M. DE S. ALBIN *aux Conseillers.*

Il est tems que la Loi, dont vous êtes l'organe,
Par vos avis, Messieurs, l'absolve ou le condamne.

(*Les Conseillers se lèvent & vont aux opinions ;
ensuite chacun s'assied.*)

(*A Joachim.*)

Chacun de nous plaignant ta jeunesse & ton sort,
Est forcé par ton crime à prononcer ta mort.

(*Aux Gardes.*)

Gardes, qu'on le conduise au lieu de son supplice.

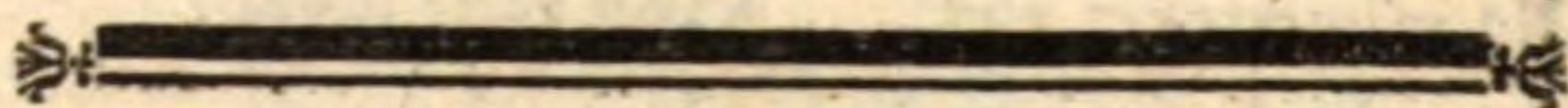
(*On enchaîne Joachim.*)

J O A C H I M.

Puisqu'il faut qu'en ce jour cet arrêt s'accomplisse,
Grand Dieu, je me soumets à ton ordre éternel.

(*On le conduit lentement jusqu'au fond du Théâtre.*)





S C È N E V I.

Les Acteurs précédens , Madame
VILLERMONT.

Madame VILLERMONT *échevelée & entrant
avec précipitation.*

ARRÊTEZ ; c'est mon fils. Il n'est point criminel.

J O A C H I M *à part.*

O Ciel ! on m'a trahi.

M. DE S. ALBIN.

Que faites-vous , Madame ?

Madame VILLERMONT.

Le voilà ce cher fils , ce fils que je reclame !

M. DE S. ALBIN.

De quel droit , en ces lieux , venez-vous nous troubler ?

Madame VILLERMONT.

Vous-même , de quel droit osez-vous l'accabler ?

Si le Ciel a d'un glaive armé votre puissance ,

Est-ce pour égorger l'héroïque innocence ?

Quoi ! mon fils alloit donc expirer sous vos coups !

Tigres , à la vertu quel prix réservez-vous ?

M. DE S. ALBIN.

Eh ! que prétendez-vous ?

Madame VILLERMONT.

Vous épargner un crime.

M. DE S. ALBIN.

Tout est examiné : sa mort est légitime.

Il faut que par son sang ses forfaits expiés....

Madame VILLERMONT.

Vous m'entendrez , barbare , ou j'expire à vos pieds.

Vous n'acheverez point ce sanglant sacrifice.

M. DE S. ALBIN.

(*Aux Gardes qui tiennent Joachim.*)

Gardes , qu'on la retienne ; & vous qu'on m'obéisse !

Madame VILLERMONT *se mettant au-devant*
de son fils.

Arrêtez , arrêtez.

M. DE S. ALBIN.

Qu'on le mène au trépas.

Madame VILLERMONT.

Qui ! moi , je souffrirois !... non , ne l'espérez pas.

Mon fils est innocent. Dans ce péril extrême ,

La nature m'élève au-dessus de moi-même.

Oui , je le défendrais contre le monde entier.

Dans mes bras , sur mon sein il peut tout défier.

S'élançant sur Joachim.

Venez l'en arracher : si vous osiez le faire ,

Vous verriez pour un fils ce que peut une mère.

Il est mon bien , ma vie , & le plus grand effort

Ne peut m'en séparer qu'en me donnant la mort.

Que dis-je ? pardonnez ; le désespoir m'égare.

Vous voulez être juste , & vous seriez barbare.

Souffrez qu'on vous éclaire en montrant sa vertu.

J O A C H I M *à part.*

De quel trouble pressant mon cœur est combattu ?

Madame V I L L E R M O N T.

Pardonnez : ma douleur n'est que trop légitime.

J O A C H I M.

Hélas ! que faites-vous !

Madame V I L L E R M O N T.

Noble & tendre victime ,

O mon fils , mon cher fils , quel coup t'alloit ravir ?

Est-ce au prix de ton sang qu'il falloit me servir ?

(*Au Juge.*)

Oui , ce n'est que pour moi qu'à la mort il s'expose ,
Punissez-moi , Monsieur , si je vous en impose.
De grace , écoutez-moi. Sans pitié verrez-vous ,
Pour son fils , une mère embrasser vos genoux ?
Vous n'êtes point cruel : si le Ciel vous fit père ,
Aisément j'obtiendrai la faveur que j'espère.

M. DE S. ALBIN.

(*A part.*)

Eh bien : parlez.... de pleurs mon visage est trempé.

Madame V I L L E R M O N T.

Un autre a fait le crime , & l'on vous a trompé.

M. DE S. ALBIN.

Ciel ! on m'auroit trompé !... seroit-il vrai , Madame ?
Quel trouble & quel soupçon jettez-vous dans mon ame ?
Qu'osez-vous dire enfin ?

Madame V I L L E R M O N T.

Je dis la vérité.

M. DE S. ALBIN.

Par des indices sûrs son crime est constaté.
Nous avons des témoins.

Madame VILLERMONT *avec vivacité.*

Ces témoins sont ses frères.

M. DE S. ALBIN.

Dieux, qu'entends-je ? agité par des penfers contraires...

Madame VILLERMONT.

Pauvre , manquant de tout , j'étois prête à mourir.

Pour me procurer l'or qu'on s'empressoit d'offrir ,

Ils ont livré ce fils dont la tendresse extrême

Voulut , de crime exempt , n'immoler que lui-même.

J'ai tout sçu , j'ai volé pour vous en prévenir.

Voilà tous ses forfaits , osez-vous l'en punir ?

Cet or , il est à vous ; vous pouvez le reprendre :

Ils me l'avoient remis , & je viens vous le rendre ;

J'aimerois mieux mourir que de vivre à ce prix.

Premier CONSEILLER.

Admirable vertu dont mon cœur est surpris ?

Second CONSEILLER.

J'ai peine à concevoir cette touchante histoire.

M. DE S. ALBIN.

Moi-même , en l'écoutant , je n'ose encor la croire.



S C È N E V I I.

Les Acteurs précédens, LAURETTE, un
BRIGADIER.

LAURETTE *au Brigadier.*

VENEZ, Monsieur, venez, le péril est pressant,
Éclairer la justice & sauver l'innocent ;
Venez justifier la vertu qu'on accable.

(*A son père.*)

Je vous avois bien dit qu'il n'étoit pas coupable ;
Monsieur, par son rapport, va vous le confirmer.

M. DE S. ALBIN.

Eh bien, qu'est-ce ?

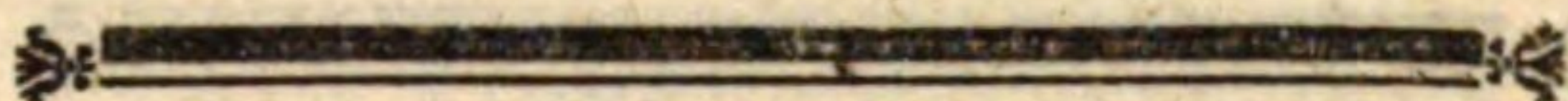
LE BRIGADIER.

Monsieur, je viens vous informer
Que ma brigade ici conduit, chargé de chaîne,
L'assassin qu'elle a pris dans la forêt prochaine.
Il convient que par lui le Comte d'Orsiné
L'autre nuit, dans sa terre, est mort assassiné.

M. DE S. ALBIN.

Il suffit ; laissez-nous.

Le Brigadier sort.



SCENE VIII & dernière.

Madame VILLERMONT, JOACHIM,
M. DE S. ALBIN, LAURETTE,
& les Conseillers.

Madame VILLERMONT.

LE Ciel m'a bien servie,
Un seul instant plus tard c'étoit fait de sa vie.

JOACHIM.

Quoi ! Laurette , c'est vous qui défendez mes jours.

LAURETTE.

Ah ! mon cœur , Joachim , vous devoit ce secours.

M. DE S. ALBIN.

Qu'entrevois-je ? tous deux vous semblez vous connaître.

LAURETTE.

Ce nœud , qui vous surprend , l'amour seul l'a fait naître,
Mon père , pardonnez ; oui je l'aime , & mon cœur
Ne peut plus vous laisser ignorer son vainqueur.

JOACHIM *à part.*

Son père !

L A U R E T T E.

Sa vertu que l'imposture accuse,
Brille enfin sans nuage & devient mon excuse.

M. DE S. ALBIN.

Hélas : à quelle erreur un juge est exposé !

Madame V I L L E R M O N T.

Croyez-vous maintenant que j'en aye imposé ?

M. DE S. ALBIN.

Madame, c'en est trop.... Grand Dieu, qu'allois-je faire ?

Égaré dans la nuit, le Ciel enfin m'éclaire.

Je vous dois tout, Madame, & vais tout réparer.

Et, si de votre aveu vous daignez m'honorer,

Je donne à votre fils & mes biens & ma fille.

Ne faisons désormais qu'une seule famille.

Laurette, ici tu vois ta mère & ton époux.

Madame V I L L E R M O N T.

Qu'entends-je ?

J O A C H I M à Laurette.

A mon bonheur, parlez, consentez-vous ?

L A U R E T T E.

C'est le mien que je fais.

Madame V I L L E R M O N T.

Dieu , m'y devois-je attendre ?

M. D E S. A L B I N.

Que le plus tendre fils soit l'époux le plus tendre !

De sa rare vertu quel cœur n'est pas ravi ?

Puisse un si bel exemple être à jamais suivi !

Fin du troisième & dernier Acte.

REQUÊTE

REQUÊTE

DES FILLES

DE SALENCY,

A LA REINE.

THE

LIBRARY

OF THE

CONGRESS

OF THE UNITED STATES

OF AMERICA

RECEIVED

DECEMBER

1877

AMERICAN

LIBRARY

A V A N T - P R O P O S.

IL n'est personne qui ne connoisse la Fête de la Rose à Salency. Nos Spectacles, nos Livres, nos Journaux, nos Sociétés, toute la France en a retenti; tous les Arts se sont empressés à la solemniser; il ne manquoit à tant d'éclat que la célébrité des Tribunaux de la Justice.

Le Seigneur de Salency, près de Noyon, prétendoit ravir à ses Vassaux le privilége de lui présenter les trois jeunes filles reconnues, dans leur assemblée, pour les plus vertueuses du canton, & parmi lesquelles il a la liberté de choisir celle qu'il lui plaît de faire couronner. On voit aisément que, si le Seigneur étoit parvenu à s'arroger le droit de nommer la Rosiere sans le consentement unanime des Habitans, il auroit pu en résulter les abus les plus propres à détruire le bien qu'on doit attendre d'un établissement si utile. Il ne se contentoit pas de

s'opposer à la pompe dont la cérémonie du couronnement a coutume d'être accompagnée , & de traiter *d'idées chimériques & romanesques* l'enthousiasme , l'émulation de ces vertueux Salenciens , & l'importance qu'ils attachent à cette ancienne Fête qui a fixé parmi eux la vertu , la paix & le bonheur ; il alloit plus loin ; il prétendoit qu'une couronne de roses , un ruban bleu , une bague d'argent sont des frais dont il ne devoit pas être chargé , & que les dépenses du couronnement devoient être prises sur les vingt-cinq livres , somme assez considérable sous Clovis & fort mince aujourd'hui , que St. Médard * assigna pour dot à la Rosiere sur plusieurs arpens de terre qu'il détacha de ses domaines. Les Habitans de Salency ont protesté contre les étranges prétentions

* St. Médard, Évêque de Noyon & Seigneur de Salency , fut l'Instituteur de la Fête de la Rose , sous le règne de Clovis.

de leur Seigneur. Ils ont publié plusieurs Mémoires intéressants dans lesquels ils ont développé l'origine de la Fête, & démontré l'authenticité de leurs droits.

Pour peu qu'on ait conservé, dans la corruption générale, une ame honnête & sensible, on sentira aisément quel intérêt ne devoient pas exciter de jeunes filles forcées de plaider contre leur Seigneur pour défendre la récompense due à leur sagesse & à leur vertu ? * Il feroit à souhaiter qu'on for-

* Le vœu de l'Auteur a déjà été exaucé. Plusieurs Particuliers qui ont des maisons à Romainville, près Paris, viennent d'établir dans ce Village, dont M. le Marquis de Ségur est Seigneur, une Fête pareille à celle de Salency, & Madame la Marquise de Ségur a bien voulu participer à cette action généreuse. *Une Fête instituée en faveur des mœurs, près de Paris*, dit l'Auteur de la Gazette de Littérature, *ne peut être que très-intéressante pour toutes les ames honnêtes.* Monsieur & Madame Elie de Beaumont, tous deux recommandables par leurs talens & leur bienfaisance, ont

mât dans chaque ville & dans chaque bourg une institution aussi respectable. N'est-il pas déjà trop d'encouragemens pour le vice ? la modestie & la pudeur feront-elles seules sans récompenses ? La sagesse généralement reconnue & couronnée avec pompe aux yeux d'une foule immense de spectateurs , pourroit souvent procurer à la beauté indigente des ressources dont elle n'auroit point à rougir. Quels efforts les jeunes filles ne feroient-elles pas pour mériter un prix aussi flatteur ! quelle impression ne feroit pas sur une ame tendre & docile l'appareil d'un semblable triomphe ! Il faudroit surtout que la plus sévère équité présidât à cette élection. Ce

institué à perpétuité dans leur terre de Canon en Normandie , une Fête appelée *la Fête des bonnes gens* , dans laquelle on doit distribuer deux prix tous les ans, ceux de la première année sont destinés à une jeune fille vertueuse , & à un bon vieillard ; ceux de la seconde à une bonne mère & à un bon chef de famille , & toujours ainsi alternativement.

feroit le seul moyen d'arrêter les progrès de la corruption & de ranimer dans le cœur d'un sexe aimable & fragile l'amour de la vertu, qui doit faire son plus bel appanage.

J'ai cru que cet événement pourroit fournir à la poésie des détails naïfs & piquants, des peintures agréables & touchantes, & pour augmenter encore l'intérêt, j'ai imaginé d'adresser, au nom des filles de Salency, une Requête à cette jeune Souveraine, si justement adorée des Français, qui fait briller sur le Trône toutes les vertus, toutes les graces de son Sexe, & qui semble n'avoir été élevée au rang suprême que pour étendre plus loin sa bienfaisance. Je serois trop récompensé de mon travail, si le foible hommage que je lui présente au nom des vertueuses Salenciennes pouvoit intéresser en leur faveur son ame vraiment royale, & procurer à la Fête de la Rose une protection indépendante du caprice des Seigneurs de cette Paroisse.

Ce n'étoit point ici une affaire où les esprits étoient partagés. Il n'y eut qu'une voix en faveur des jeunes Salenciennes ; tout le monde s'intéressoit vivement à leur sort. Cette cause la première que le Parlement ait jugée , après son retour , s'est plaidée avec le plus grand éclat en présence des Pairs du Royaume & d'une foule de spectateurs. Les Avocats les plus distingués se sont disputés l'honneur de la défendre avec le plus noble désintéressement. M. Seguier a achevé d'entraîner les suffrages dans un discours couronné par les applaudissemens les plus mérités , & l'Auteur a eu du moins la consolation d'avoir pressenti le jugement que le Parlement a enfin porté en faveur des Habitans de Salency , & qui fut reçu du Public avec les plus vives acclamations.





REQUÊTE
DES FILLES DE SALENCY,
A LA REINE,

*Au sujet de la contestation qui, en 1774,
s'est élevée entre le Seigneur & les Habitans
de cette Paroisse, relativement à la Fête de
la Rose.*

D E nos hameaux Déesse tutélaire,
Vous qui joignez, habile en l'art de plaire,
L'éclat piquant des graces de la Cour
Au cœur naïf d'une simple Bergere;
Vous, des Français l'espérance & l'amour,
Que Vienne pleure & que Paris adore,
Protégez-nous : Salency vous implore.
Du Ravisseur de nos antiques droits,

AUGUSTE REINE, accourez nous défendre.

Pourriez-vous bien être sourde à nos voix ?

Vous aimez tant à voir fleurir les Loix,

Et votre cœur est si bon & si tendre !

Du haut du Trône, où le Ciel aujourd'hui

A vos côtés fait asseoir la Justice,

Daignez nous tendre une main protectrice.

L'honneur du Sexe en doit être l'appui.

On dit qu'on voit dans l'enceinte des Villes

Des amis faux, des concurrens jaloux,

D'illustres noms cachant des ames viles,

Des fils ingrats, d'infidèles époux,

L'intérêt seul unissant les familles,

Aux pieds du fort l'innocent abbattu,

Et le besoin, écueil de la vertu,

A l'or du vice abandonnant les filles.

De ces malheurs Salency préservé

Loin des Cités goûte une paix profonde ;

Et sous nos toits le Ciel a conservé

Les premiers dons que sa main fit au monde.

Vous le savez, la paix mène au bonheur.

A Salency jamais rien ne l'altère :

C'est en ces lieux qu'exilés de la terre

Sont retirés la franchise & l'honneur.

Un champ fécond, la santé, la droiture

Sont les seuls biens estimés parmi nous.

La fille apporte à son heureux époux

L'honneur pour dot & quinze ans pour parure.

Les nœuds d'Himen resserrés par l'Amour

Nous font chérir le tendre nom de mère.

L'enfant se plaît à nourrir son vieux père

Pour que son fils le nourrisse à son tour.

Fille, on ne veut que mériter la Rose :

Épouse, on songe à respecter sa foi.

On bénit Dieu : gaiment on paie au Roi

Sur les moissons le tribut qu'il impose,

Et le Dimanche, à l'ombre des ormeaux,

Le plaisir seul animant la cadence,

Au son du fifre on folâtre & l'on danse.

Le lendemain on retourne aux travaux.

Quand on s'occupe , on craint peu l'indigence.

Et c'est ainsi que , loin du bruit des Cours,

De la faveur les vagues incertaines

De nos destins ne troublent point le cours,

Et que nos nuits & nos paisibles jours

Coulent plus purs que l'onde des fontaines.

Riches si vains, & vous , Grands fastueux,

Dans vos Palais vous ne pouvez comprendre

Que sous le chaume on vive plus heureux.

C'est un secret & l'on peut vous l'apprendre.

Vous saurez donc qu'à Noyon, sous Clovis,

Par son exemple instruisant le fidèle,

Le bon Médard, des Prélats le modèle,

En digne Apôtre, en Saint vivoit jadis.

Un vain blazon n'ornoit point son carrosse.

Sur le tissu de ses simples habits

N'ondoyoient point la moire & le tabis.

Dans un vieux chêne on façonnoit sa crosse.

A tout l'éclat des pompes de la Cour
Il préféroit, tranquille & solitaire,
De Salency le Champêtre séjour.
De nos aïeux il fut le tendre père,
De leurs enfans il est encor l'amour.
Ce saint Pasteur voulut que, chaque année,
Celle de nous, dont le cœur ingénu
Plus tendrement eût chérit la vertu,
Fût en public de roses couronnée.
Le Ciel bénit sa pieuse ferveur.
D'un commun choix Agnès fut la première
Qui mérita l'heureux nom de Rosière,
Et dans Agnès, Médard eut la douceur
De couronner une Sainte & sa sœur.
Selon la loi, que ce Prélat impose,
Dans Salency toujours depuis ce tems,
Lorsque l'été va suivre le printems, *
A la plus sage on a donné la Rose.
Pour l'obtenir, il faut la mériter.

* Le 10 Juin jour Saint Médard.

On ne connoît la faveur ni la brigue.

A sa rivale on fait la disputer

Par la sagesse , & jamais par l'intrigue.

Jadis aux cieux , la fable au moins le dit ,

La pomme d'or échut à la plus belle.

Mais n'étant point de la troupe immortelle

A la plus sage une rose suffit.

Dieu ! parmi nous quelle douleur mortelle

Lorsque des trois qu'on présente au Seigneur ,

Il en nomme une , & que l'on n'est pas celle

Qui du chapeau doit recevoir l'honneur !

Nous le savons , ce prix est peu de chose .

Mais qu'à nos yeux l'objet en est flatteur !

Et si chez nous la sagesse & l'honneur

Vivent encor : ce prix seul en est cause.

Mais de la Fête annonçant le retour ,

Déjà la cloche , & déjà le tambour

De tous côtés appelle un peuple immense.

On se rassemble ; on part , & le Clergé

Vêtu de lin , dans un profond silence ,
Marche à pas lents en deux files rangé.
Le Curé suit , & la jeune Rosiere
En habits blancs , en longs cheveux épars ,
N'osant lever sa timide paupière ,
Par sa pudeur charme tous les regards.
A ses côtés , douze Vierges légères
Lui disputant de sagesse & d'appas ,
En jupon blanc , en corset de Bergères ,
Ornent sa gloire , & ne l'effacent pas.
Dans le Château la Rosiere introduite
De son Seigneur reçoit les complimens ,
Et de sa main au Temple reconduite
Marche en triomphe au son des instrumens.
Au sein du chœur , que la foule environne ,
Pour cette Reine un trône est préparé.
Elle s'y place , & des mains du Curé
Reçoit enfin l'encens & la couronne.
Chacun se livre aux mouvemens divers
Que dans son cœur cette pompe fait naître.

L'une est jalouse , & craint de le paraître ;
De cris joyeux l'autre frappe les airs ;
La jeune Life à l'œil vif , au pied leste ,
Sans jalousie & non pas sans regrets
Voit triompher sa rivale modeste ,
Pleure un instant & se console après ;
A sa vertu l'avenir moins funeste
Fait espérer un plus heureux succès.
D'un air content Églé voit à sa fille
Donner le prix qu'elle obtint autrefois.
Le jeune Alain admire en tapinois ,
Dans la Rosière innocente & gentille ,
Cette beauté dont son cœur a fait choix ,
Et le Vieillard courbé sur sa béquille ,
Sourit de joie en voyant sa famille
De la vertu chérir encor les loix.
Dieu ! quelle trace , au fond d'un cœur honnête
N'imprime pas ce spectacle brillant !
Plus d'une fois Genlis & Chabillant
De leur présence ont embelli la Fête.

Ce Roi puissant *, que servit Richelieu,
 Fit en son nom couronner l'innocence;
 L'anneau d'argent avec le ruban bleu
 Est l'heureux fruit de sa munificence :
 Et Morfontaine ** attiré dans ce lieu
 Y signala sa noble bienfaisance.

Après l'accueil consolant & flatteur
 Dont un Roi juste honora notre zèle,
 Nous nous flattions, espoir trop enchanteur !
 Que tous les ans, plus brillante & plus belle,
 Refleuriroit une Rose nouvelle,

* Louis XIII envoya une Bague d'argent & son Cordon bleu à la Rosière, & la fit couronner en son nom par le Marquis de Gordes, Capitaine de ses Gardes.

** M. le Pelletier de Morfontaine, Intendant de Soissons, en passant par Salency, voulut faire les honneurs de la Fête de la Rose; il assura pour dot à la Rosière qu'il couronna 120 liv. de rente, laquelle somme, après sa mort, sera reversible sur la tête de toutes les Rosières qui en doivent jouir chacune pendant une année.

Et que des vents le souffle destructeur
Respecteroit sa fraîcheur éternelle :
Mais tout-à-coup , assiégeant ce climat ,
Un aquilon veut en ternir l'éclat.
Oui , c'en est fait ; oui , déjà sur nos têtes
De ce Hameau l'insensible Seigneur ,
Lui , qui devoit de nos paisibles Fêtes
Être à jamais le zélé défenseur ,
De tous côtés appelle les tempêtes ,
Et va changer en triste obscurité
De ce jour pur la brillante clarté.
Dieu ! verrons-nous cette Rose fidelle ,
Dont la vertu formoit tous ses atours ,
Entre ses mains , se faner pour toujours ?
S'il est ainsi , tout périt avec elle.
Hélas ! pour nous il n'est plus de beaux jours.
Pour la soustraire à ses brigues profanes ,
Il nous faut donc , dans l'excès de nos maux ,
Abandonnant nos champs & nos cabanes
Aller gémir au pied des Tribunaux.

Eh ! contre lui , qui pourra nous défendre !

De la chicane ignorant les détours ,

La vertu simple est facile à surprendre.

C'est la colombe aux griffes des vautours.

Mais écartons cette image terrible.

Le juste Ciel , pour calmer nos douleurs ,

Mit sur le Trône une Reine sensible

Qui sans pitié ne verra point nos pleurs.

O de Louis compagne aimable & chère ,

Vous , dont l'esprit & la grace légère ,

De ses destins embelliront le cours ;

Vous , qu'un Vieillard , l'an passé , dans Achère

Vit en pleurant ressusciter ses jours ;

Sur nous aussi jetez des yeux de mère.

Nous implorons , R E I N E , votre secours.

Votre beauté mérite un époux tendre :

A votre cœur un Empire étoit dû.

L'Être suprême a sur vous répandu

Tous les présens , que l'homme en ose attendre.

Il n'est qu'un bien où vous puissiez prétendre :

Mais si parfois, du pauvre des Hameaux

Le Ciel n'a pas rejeté la prière ,

Il pourroit bien, en finissant nos maux ,

D'un beau Dauphin vous rendre bientôt mère ,

Et réunir, dans ce Prince chéri,

Le Sang de Charle * & celui de Henri * *.

De Salency tel est le vœu sincère.

Et si jamais, propice à nos cantons ,

Vous visitez les bords que l'Oise arrose ,

Pour tous trésors nous n'avons qu'une rose

Avec un cœur , nous vous les offrirons.

* Charles-Quint.

* * Henri IV.



POÉSIES
DIVERSES.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

540 EAST 57TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

TEL. 733-4331

1955

1956

1957

1958

1959

1960

1961

1962

1963

1964

1965

1966

1967

1968

1969

1970

1971

1972

1973

1974

1975

1976

1977

1978



A V E R T I S S E M E N T.

DEPUIS que nous avons abandonné le Virelay , le Rondeau , le Sonnet , la Ballade & enfin tous ces ouvrages dont le mérite consiste dans la difficulté vaincue , que l'Ode même a perdu tout son éclat , il sembloit ne rester aux Poètes que deux moyens de se faire une réputation , la poésie dramatique & la poésie légère. Mais depuis quelques années , plusieurs Poèmes auxquels le Public a fait l'accueil le plus distingué , ont ouvert une nouvelle route aux talens.

La carrière la plus brillante , celle où les succès sont les moins équivoques & les plus flatteurs , est sans contredit le Théâtre. Rien de plus capable d'enflammer le vrai génie , d'élever l'ame & d'inspirer une noble émulation que la vue de tous les citoyens assem-

112 AVERTISSEMENT.

blés qui, transportés par les beautés d'un ouvrage, s'abandonnent au plaisir de pleurer ou de rire ! quelle satisfaction pour une ame sensible de jouir des applaudissemens de toute une Nation, de faire partager à ses semblables les sentimens dont on est pénétré. Mais aussi quel courage ne faut-il pas pour lutter contre les difficultés sans cesse renaissantes qu'on rencontre à chaque pas dans cette lice. Indépendamment des peines & du tems qu'il faut pour composer un Drame, on est encore forcé, sans doute par le nombre des concurrens, d'effuyer des longueurs capables de décourager les talens les plus intrépides ; & comme a très-bien dit un homme d'esprit, on est fort embarrassé pour faire une pièce de Théâtre & plus encore quand on l'a faite.

Si les Poésies fugitives n'ont pas un éclat aussi brillant, elles ne sont pas du moins

AVERTISSEMENT. 113

fujettes à tous ces inconvéniens. Ce sont tantôt des espèces de petits tableaux où l'Auteur se peint lui-même , où , sans effort & sans prétention , il se forme à paraître aimable , & tantôt des hommages rendus à l'amour , à l'amitié , à la reconnoissance , à la célébrité. D'ailleurs la brièveté de l'ouvrage ne fatigue ni celui qui le compose , ni celui qui le lit. Et ce genre si propre à favoriser la paresse , semble devenir le goût dominant du siècle. Chaulieu fut le premier qui fixa les yeux du Public sur ces sortes de Poésies. Répandu dans les cercles les plus brillans , né avec une ame sensible & facile à se passionner , il sut mettre dans ses ouvrages une philosophie si naturelle , un sentiment si vrai , qu'il fit excuser ses fréquentes négligences. Il n'écrivoit que pour épancher son ame & rarement il cherchoit à faire

briller son esprit. C'est ce qui lui fera longtemps donner la préférence sur des Auteurs plus corrects. Admis, comme Chaulieu, dès l'enfance, dans la meilleure compagnie, M. de Voltaire y puisa cet excellent ton de plaisanterie qui distingue ses Poésies légères. Personne n'a eu un esprit plus enjoué, des graces plus libres & plus piquantes, des cadres plus heureux & plus variés. Ce genre seul auroit suffi pour lui donner une réputation éclatante & durable. M. Greffet dans quelques-unes de ses Épitres & sur-tout dans sa Chartreuse, semble avoir versé à pleines mains les fleurs de l'imagination la plus riante, la plus douce & la plus aimable. M. de Voltaire a peint des couleurs les plus séduisantes les ridicules & les vices du grand monde. M. Greffet chante les charmes de la solitude & les plaisirs de la vertu. L'un nous

A V E R T I S S E M E N T. 115

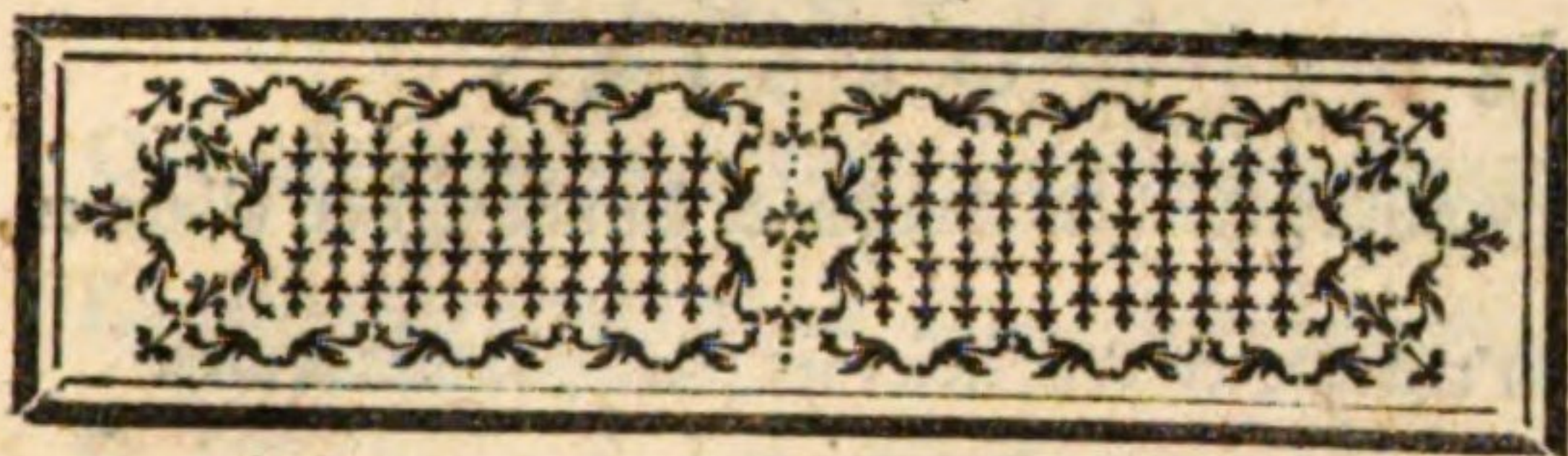
réveille par la vivacité de ses saillies, l'autre nous charme par la mollesse de ses peintures. D'autres Écrivains se sont aussi fait remarquer dans ce genre par un mérite différent. Dans les Ouvrages de M. le C. de B. ce sont les graces les plus variées, les descriptions les plus poétiques, c'est continuellement un usage heureux de la Mithologie, c'est l'harmonie la plus flatteuse & la plus soutenue. Dans M. de Moncrif c'est la galanterie la plus piquante, c'est une finesse qui tient beaucoup de la naïveté. Dans M. de S. Lambert c'est l'expression d'un cœur sensible unie à la délicatesse d'un esprit gracieux. Depuis quelques années MM. Barthe, Colardeau, Dorat, le Mierre, & plusieurs autres, connus par des ouvrages d'un genre plus important, ont publié des Poésies fugitives d'un ton original, pleines de graces,

116 AVERTISSEMENT.

d'esprit & d'enjouement , lesquelles font honneur à notre siècle & leur affurent , parmi les Écrivains modernes , un rang distingué.

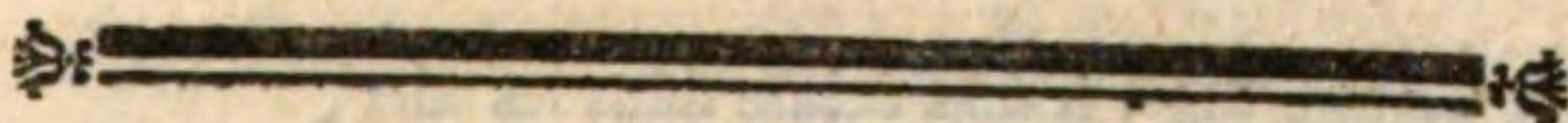
Des Poésies que je présente au Public , le plus grand nombre a déjà paru dans différens recueils ; quelques-unes voyent ici le jour pour la première fois. J'espère qu'on ne me saura mauvais gré d'en avoir fait un choix & de les avoir réunies. Je les donne au Public comme je les ai faites , c'est-à-dire , sans espérance & sans prétention.





P O É S I E S

M X V J E R S J E S.



L A M O R T D E L' A M I R A L B Y N G.

*P O E M E. **

JE chante cet Anglais fidèle à sa Patrie,
Qui, victime du Sort, du Peuple & de l'Envie,
Fut jugé criminel & mourut innocent.

Muse, donne à mes vers un charme intéressant.

La Discorde règnait : le démon de la guerre
Avait déjà troublé la France & l'Angleterre :
Richelieu, que Louis a choisi pour vengeur,
Portait déjà par-tout la foudre & la terreur.

* Cette Pièce est la première que l'Auteur ait faite.

Il marche, Mahon tremble & Londres est en alarmes,

On redoute en tous lieux ses triomphantes armes.

Déjà des deux côtés d'innombrables vaisseaux

D'un vol impétueux s'élancent sur les eaux.

On se voit : aussitôt l'airain s'enflamme & gronde :

Par la poudre animé le plomb sifle sur l'onde ;

La bombe avec fracas éclate dans les airs,

Le Ciel paraît vomir tout le feu des enfers.

On combat de plus près, on s'atteint, on s'évite ;

L'un l'autre tour-à-tour poursuit & prend la fuite.

La Victoire chancelle & son vol incertain,

Fait long-tems pour tous deux balancer le destin.

Le trop crédule Anglais, que le vent favorise,

Ne croit déjà plus voir la fortune indécise ;

Mais hélas, il se trompe : on attaque, on défend.

Chacun tantôt soumis & tantôt triomphant,

Oppose à son rival un courage intrépide.

Nous triomphons enfin : d'une voile rapide

L'Anglais dispersé fuit & regagne le port.

Que tu vas payer cher les caprices du fort,

O Byng ! tu ne fais pas l'accueil qu'on te prépare.
La Haine contre toi trame un complot barbare,
Et, sous l'ombre de Loi colorant son poison,
Change ton innocence en lâche trahison.
La défaite d'un Chef fidèle & magnanime
Chez nous n'est qu'un malheur, & chez toi c'est un crime.
Trop souvent le mérite est funeste à la Cour :
L'Envie au faux maintien habite ce séjour.
Là, le puissant se rit du faible qu'on opprime :
La feinte est un talent & la faveur un crime.
La Haine, illustre Byng, attachée à tes pas,
Aiguise sourdement le glaive du trépas.
Attendris sur ton sort, les vrais citoyens tremblent :
Déjà dans le Conseil les Ministres s'assemblent
Pour te trouver coupable & non pour te sauver :
Le Peuple de ton sang demande à s'abreuver ;
Il te croit criminel, murmure & veut ta tête.
Ah ! Byng infortuné, quel tourment on t'apprête !
Ce jour, ce triste jour est enfin arrivé,
Où ce honteux supplice, aux traitres réservé,

Va trancher de ses jours la trame malheureuse.
Déjà de spectateurs une foule nombreuse,
Sur le rivage accourt pour le voir expirer.
Attendant le signal qui le leur doit livrer,
Les Soldats de leurs coups marquent déjà la place :
Au milieu des apprêts du sort qui le menace,
Ce malheureux Guerrier paraît d'un front serein :

» La mort, Peuple, dit-il, va trancher mon destin :
» Il est temps qu'à vos yeux le voile se déchire.
» Vous m'avez cru l'auteur des maux de cet Empire,
» Moi, qui de vos Vaisseaux fidèle défenseur,
» Ai de vos ennemis combattu la valeur.
» J'ai risqué sur les flots ma déplorable vie,
» Je desirais la perdre en vengeance ma Patrie.
» J'ai fait ce que j'ai pu : mais le sort rigoureux
» A trahi mes efforts & rejeté mes vœux.
» Je fus vaincu : bientôt l'envie inexorable,
» D'infame trahison me déclara coupable.
» La haine, qui brûlait d'éclater contre moi,
» A son gré, pour me perdre, interpréta la loi.

» Victime

- » Victime d'un complot inhumain & perfide ,
- » Je pérís innocent : ce n'est pas que timide ,
- » Mon cœur s'agite & tremble à l'aspect de la mort :
- » Je fais trop me plier aux volontés du sort.
- » Quand l'honneur est flétri , la mort n'est plus à craindre :
- » Anglais, vous me verriez expirer sans me plaindre ,
- » Si l'injuste soupçon , de son souffle empesté ,
- » N'avait pas de mes jours terni la pureté.
- » Puissent mes ennemis , ainsi que moi fidèles ,
- » Mais plus heureux , cueillir des palmes immortelles
- » En défendant leurs jours , mon pays & mon Roi !
- » Et puissent leurs remords expirer avec moi !
- » Toi , qui du haut des Cieux , vois le fond de l'abîme ,
- » Qui lis dans tous les cœurs l'innocence & le crime ,
- » Grand Dieu , Juge suprême & Maître des humains ,
- » Je remets aujourd'hui ma cause entre tes mains :
- » Fais aux yeux de ce Peuple éclater ta justice.
- » Lâches persécuteurs , ô vous , dont la malice ,
- » Me suppose un forfait qui n'est point dans mon cœur ,
- » Et vous , Peuple crédule , aveuglé par l'erreur ,

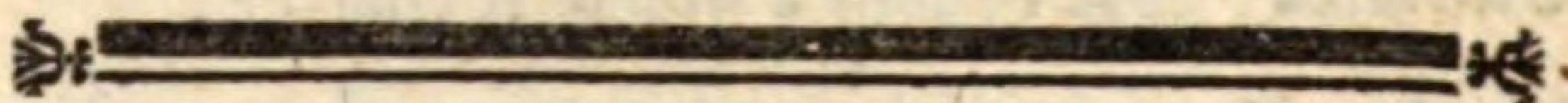
» Qui demandez des jours que je vous abandonne,
» Croyez Byng innocent, je meurs & vous pardonne.»

Il dit, & de la mort donne l'affreux signal,
Le feu brille aussitôt; le salpêtre fatal
S'embrâse, le coup part & le Héros expire.
L'innocence le voit, en frémit & soupire,
La haine satisfaite applaudit dans les airs,
Fait siffler ses serpens, & retourne aux Enfers.
A sa Patrie, ainsi Miltiade fidèle,
En tombant sous ses coups, prioit encor pour elle.
Ainsi Byng à la mort offrant un cœur soumis,
Craint Dieu, pardonne au Peuple, & plaint ses ennemis.
Il vécut en Achille & mourut en Socrate.

C'en est fait, il n'est plus : ô Londres, ô Ville ingrate!
Ce Héros, que ta rage auroit du respecter,
N'affrontait donc la mort que pour la mériter ?
Peuple injuste, est-ce ainsi que par d'affreux supplices,
De ce fameux Guerrier vous payez les services ?
Il ne pût triompher, & vous voulez sa mort.
Fixe-t-on à son gré l'inconstance du sort ?

Un Héros , dont Bellone a trompé le courage ,
Est bien assez puni , sans y joindre l'outrage.
Lorsque , pour vous défendre , il s'expose à mourir ,
Doit-il avoir encor des dangers à courir ?
Si sauvé des combats , la mort le persécute ,
Si le trépas honteux est le prix de sa chute ,
Qui pour vous osera combattre désormais ?
La crainte affoiblit l'ame , & s'oppose au succès.
Hélas ! si chez les morts ma voix se fait entendre ,
Si les pleurs d'un Français peuvent flatter ta cendre ,
Ombre illustre , reçois mes soupirs & mes vers :
Mon pays indigné gémit de tes revers.
Ce Peuple , que l'on peint inconstant & volage ,
Est sensible au malheur , & d'une main soulage
L'ennemi malheureux que l'autre a su dompter.
Il fait vaincre un Héros , le plaindre & le chanter.





Æ P X T R Æ

A M. L. C. D E B.

J'AVOIS juré que sur ma lire
Je ne cadencerois jamais,
Ni l'Eloge, ni la Satire :
J'avais juré que désormais,
Ma Muse fière, sans rudesse ;
Ne présenterait point de fleurs
Aux Favoris de la Déesse
Qui nous séduit par ses faveurs,
Et dont l'inconstante traîtresse
Fait redouter à la sagesse,
Le faîte glissant des grandeurs.
J'avais juré. . . . vaine promesse !
Je romps aujourd'hui mon serment
Pour vous, heureux & tendre Amant
Des doctes Nymphes du Permesse,

Pour vous , Favori de Plutus ,
Vous en qui le rang , l'opulence ,
Sont l'équitable récompense ,
Et des talens , & des vertus.

Ne craignez point que dans une Ode
J'aïlle , louangeur incommode ,
Vous assoupir par mon encens.
Je me ris de ces fous liriques ,
Qui moins sublimes que pesans ,
Versent leurs pavôts pindariques
Sur les Belles & sur les Grands.

O Volupté , tendre Déesse !
Inspire-moi ces sons flatteurs ,
Ces vers , enfans de la Paresse ;
Qui par les charmes séducteurs
D'une agréable négligence ,
Surprennent toujours l'indulgence
Des plus difficiles Lecteurs.

C'est sur ce ton que dans Cithère ;
Couronné de mirthe & de fleurs ,

D'une voix flexible & légère,
Vous chantiez jadis ces trois sœurs,
De qui la nature est la mère,
Sans qui la beauté régulière
N'a point de droit sur notre cœur,
Et qui souvent à la laideur,
Donnent l'heureux talent de plaire.
Qui mieux que vous pouvait vanter
Des Graces le charmant partage ?
Vous êtes fait pour les chanter,
Puisque vos vers en font l'ouvrage.

Sur la Lire d'Anacréon,

Vous célébrez l'Enfant volage,
Qui, dans le printems de notre âge,
Est le tyran de la Raïson.
Vous chantez le Dieu de la table,
Celui des vers & des chansons ;
Vous peignez la Muse adorable,
Qui par un regard favorable,
Vous inspira les plus doux sons,

Et qui non moins rendre qu'aimable ,

Rendit son cœur à vos leçons.

Oui , votre Muse enchanteresse

Est l'amante de la Beauté ,

L'image de la Volupté ,

Et l'oracle de la Sagesse.

La Volupté peinte en vos vers

N'est point cette Idole pesante ,

Qui sur le Pinde languissante ,

Est insensible à nos concerts ;

Qui moins par goût par faiblesse ,

Exempte d'aimables desirs ,

Languit au sein de la mollesse ,

Et s'endort au sein des plaisirs.

C'est cette Nimphe fémillante ,

Toujours vive , toujours brillante ,

Qui par les ris de la gaité ,

Et par les jeux de la folie ,

Fait rire la mélancolie

Et déride la gravité.

C'est la décence qui sans cesse ,
Par des plaisirs , comptant ses jours ,
Boit dans la coupe des Amours ,
Le doux nectar de la Sagesse.

Esclave d'un vieux préjugé ,
Envain l'imbécile vulgaire ,
Croit que de tous soins dégagé ,
Un Poète n'est partagé
Que du talent peu nécessaire
De coudre & de rimer des mots :
Mais vous joignez malgré les fots
L'art d'être utile au don de plaire.

Tel on vit jadis Addison
Négocier la paix en France
Pour le Monarque d'Albion ,
Et graver à jamais son nom
Par sa verve & son éloquence
Dans les fastes de l'Hélicon :
Ou tel au Temple de Thalie
Destouches fronda nos travers

Et fut utile à sa Patrie
Par ses traités & par ses vers.
Tel au luth Anacréontique
Vous joignez l'étude des Loix.
Tel vous délassant quelquefois
Par une chanson poétique
Des graves soins de vos emplois,
On vous a vu grand politique,
Défendre le Trône & ses droits,
Et prouver, avec tout le poids
D'une éloquence pathétique,
Que la félicité publique
Fait le bonheur des plus grands Rois.
Oui, c'est vous dont la main puissante;
Par une adresse bienfaisante
Forma ce nœud si glorieux *
Que l'Anglais craint & qu'il admire;
Ce nœud qui vient de joindre entr'eux
L'Espagne, la France, & l'Empire:

* Le Traité de Versailles.

Que ce premier de vos bienfaits,
Que ce lien qui nous rassemble
Puisse réunir à jamais
Des Peuples nés pour vivre ensemble !
C'est vous qui rendez à Thémis *
Sa balance & son premier lustre ;
Par vous notre Sénat illustre
A son Prince toujours soumis,
Comme au Peuple toujours propice,
Verra ses droits plus affermis ;
Il va confondre la malice ,
Rétablir l'ordre , la justice ,
Et Renverser nos ennemis.

Mais tous ces bienfaits dont la France
Conservera le souvenir ,
Nous font entrevoir l'espérance
Du plus favorable avenir.
Oui , tandis que sur nos frontières ,
Le Dieu terrible des combats ,

* Le rappel du Parlement.

Au bruit des trompettes guerrières ,
Lancera partout le trépas ,
Tandis que la voix de la gloire
Au Feu conduira nos guerriers ,
Et que la main de la Victoire
Les couronnera de lauriers ;
Tandis qu'Arbitre du tonnerre * ,
Les Français unis aux Germains
Bientôt s'ouvriront les chemins
De la Prusse & de l'Angleterre ,
Nous verrons vos paisibles mains
Fermer le Temple de la Guerre ,
Enchaîner la Paix sur la terre ,
Et rendre heureux tous les humains.
Nous vous verrons , à ma Patrie ,
Unir ces superbes Bretons
Dont nous admirons l'industrie ,
Et qu'à regret nous combattons.
Nous nous verrons , nouveau Mécène ,

* On était alors en guerre avec les Anglais.

Et même Horace quelquefois
Élever aux plus hauts emplois
Les heureux Chantres de la Scène,
Et les charmer par votre voix.
Une abondance légitime
Va circuler dans nos Cités.
Les Arts foudains ressuscités
Prendront le vol le plus sublime.
Le commerce banni des mers,
Que trouble le Dieu des ravages,
Rapportera sur nos rivages
Les richesses de l'Univers.
La Religion triomphante
De l'artifice des méchants,
Ranimera les tendres chants
De la piété renaissante,
Terrassera l'audacieux,
Couronnera les vœux du juste,
Et jusques au plus haut des Cieux
Élevera sa voix auguste.



DAPHNIS,

*Imitation libre de la quatrième Idylle de
M. Gessner.*

TANDIS que blanchissant la plaine
La neige au loin couvrait le chaume des maisons,
Assis près d'un foyer, Daphnis bravoit l'haleine
De la plus rude des saisons.
Là, ce Bergé tourné vers la fenêtre,
Contemplait d'un œil satisfait
Le ravage effrayant que l'hiver avait fait
Sur ce canton solitaire & champêtre.
Que sous ton règne, hiver, Roi des frimats,
La Nature plaît à ma vue!
Que j'aime à regarder cette neige étendue
Sur la face de nos climats!
Que cette cabane grisâtre,
Que le tronc noir du chêne vieillissant
De ce tapis éblouissant

Heureusement coupe l'albâtre !

Dieu ! quel spectacle ravissant

De voir nos grains germés au penchant des montagnes,

Orner d'un verd tendre & naissant

La robe blanche des campagnes !

Il est vrai , nos champs sont déserts :

Nos troupeaux n'errent plus dans de gras paturages ,

Et les oiseaux par leurs concerts

Ne raniment plus nos bocages.

C'est au milieu de ces hameaux ,

C'est sous ce toit , dont la fumée

S'élève en ondoyant du sein de ces ormeaux ,

Que demeure ma bien-aimée.

Près d'un foyer peut-être en ce moment ,

De l'hiver comme moi bravant l'affreux ravage ,

Sur une main appuyant ton visage ,

Daignes-tu , ma Philis , penser à ton amant ?

Peut-être ainsi que moi de la saison fleurie ,

Desires-tu l'heureux retour ?

Ah ! quand reviendra ce beau jour ,
Où près de nos troupeaux , errans dans la prairie ,
Nos voix attendriront les échos d'alentour !

Philis , oh ! combien je t'adore !

Que ta beauté charme mes sens !

Mais de ton cœur les trésors séduifans ,

Cent fois me charment plus encore.

Non , non , tes seuls attraits ne m'ont point enflammé.

Jamais je n'oublierai le jour où je t'aimai ,

Ce fut l'instant où le jeune Philène

Vit tomber deux moutons du haut de ce rocher ,

La tendre humanité t'invite à t'approcher.

Ces deux brebis , dont l'une est pleine ,

Hélas ! te disoit-il , faisoient tout notre bien.

Mon père est vieux , il n'a plus rien.

Que faudra-t-il donc qu'il devienne ?

Eh ! comment donc m'en retourner ?

Philène , ne crois pas tes maux irréparables :

Ces deux brebis aux tiennes sont semblables ;

Acceptes-les : je puis te les donner.

Il t'embrasse aussitôt les yeux mouillés de larmes,
Tu ne peux avec lui t'empêcher de pleurer.
Pour les infortunés, que les maux ont de charmes,
Lorsqu'un cœur généreux s'offre à les réparer!
Cruel hiver, tu peux étendre
Tes noirs frimats sur l'univers
Pour ma Philis, ma flute toujours tendre
N'en formera pas moins les plus aimables airs.
Je vanterai son ame noble & pure,
Et de son teint, les brillantes couleurs.
Nos arbres sont par toi dépouillés de verdure,
Ton souffle de nos prés a moisonné les fleurs :
Mais je saurai par un heureux mélange,
La couronner de lierre & d'oranger,
Dont le beau verd jamais ne change :
A ce tribut simple & léger,
J'ajouterai cette mélange,
Qu'hier je pris dans mon verger.
Qu'avec plaisir Philis acceptera l'hommage,
Que mon cœur & ma main doivent lui présenter!

Près

Près d'elle, aimable oiseau, daigne souvent chanter.

Amuse-la par ton ramage.

Oh ! quelle va te prodiguer de soins !

Que tu lui feras cher ! avec quelle tendresse

Sa belle main te caressant sans cesse

Saura pourvoir à tes besoins !

Alors de mon amour interprète fidèle,

Peins lui mes feux & mon tourment ;

Dis-lui combien pour moi son absence est cruelle :

Enfin dis-lui que des Amans,

Daphnis sera toujours le plus tendre modèle.





É P I T H É

A D A P H N É.

V I E N S embellir ma solitude ,
Aimable Nymphé , objet charmant :
Viens répandre ton enjouement
Sur un front ridé par l'étude.
Il ne manque ici d'ornement
Que la beauté que je regrette.
Sans toi la plus belle retraite
Est un désert pour ton amant.
Par tes jeux & par tes faillies ,
Tout va renaître en ce séjour ;
Heureux témoin de tes folies ,
J'en pourrai bien faire à mon tour.
Ce bois touffu , ce verd bocage
Où je m'enfonce pour rêver ,
Cette onde claire où ton image

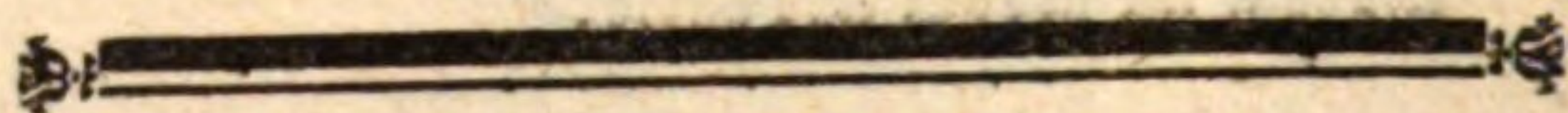
Me semble encor se conserver ,
Ce gazon couvert d'un feuillage
Où je me plais à sommeiller ,
Seroit pour moi d'un autre usage
Si tu venois m'y réveiller.

Il est vrai que souvent la gloire
Parlant fortement à mon cœur ,
Veut me ravir à son vainqueur
Et te disputer la victoire ;
Souvent les lauriers à la main ,
Elle vient m'ouvrir le chemin
Du fameux temple de Mémoire :
Alors je forme cent projets
Et je vais chercher dans l'histoire ,
Ce champ fertile en beaux sujets ,
Un Héros qui par ses forfaits
Puisse effrayer un auditoire.
Maîtrisé par de noirs accès ,
Plein du tragique le plus sombre ,
Dans la profondeur des forêts

De mon Héros j'évoque l'ombre ;
Par mes cris & par mon effroi
Je remplis ces bois d'épouvante ;
L'oiseau tremblant jamais n'y chante ,
Et les silvains ont peur de moi.
Mais dans cet asyle champêtre
Daphné s'offre-t-elle à mes yeux ,
Aussitôt je vois disparaître
Tous mes projets ambitieux.
Adieu , séduisante chimère :
Adieu , couronnes d'Apollon :
Je prétendois être un Homère
Et je ne suis qu'un Céladon.
Ces grands yeux noirs , ce doux langage ,
Tes caprices intéressans ,
Ta tendresse , ton badinage ,
En toi tout subjugué mes sens.
En faut-il tant pour perdre un Sage ?
Amant des arts & des plaisirs ,
Entr'eux je veux couler ma vie.

Bravant les flèches de l'envie,
Je m'abandonne à mes desirs.
Ah ! célébrez, Rimeurs vulgaires,
Les plaisirs que vous n'avez pas :
De vos Cloris imaginaires
Peignez-nous les brillans appas.
Mon goût est différent du vôtre,
Je veux jouir & non chanter :
Je suis plus paresseux qu'un autre,
Et je le suis sans m'en vanter.
Si je reprends encor ma lyre,
C'est pour célébrer les attraits
De la beauté qui pour jamais
Sut me soumettre à son empire ;
Cet heureux fou, dont en ce jour
Chacun croit égaler l'ivresse,
Anacréon chanta l'Amour,
Et je veux chanter ma Maitresse.





MISIS ET DAPHNÉ.

*Traduction libre de la huitième Idylle de**M. Gessner.*

MISIS.

IL est passé, ce noir orage,

Qui dans nos champs répandoit la terreur :

Le tonnerre qui gronde, & les vents en fureur

Ne font plus de leur bruit retentir ce bocage.

On ne voit plus de rapides éclairs,

Perçant la profondeur d'un funèbre nuage,

En longs fillons de feu serpenter dans les airs.

Viens, Daphné, ne crains rien : déjà dans la prairie

Le jeune Alcimédon ramène ses troupeaux :

Déjà sa voix fait redire aux échos

Le nom cher à son cœur, le beau nom d'Egérie :

Suis-moi, viens contempler l'astre dont le retour

Sur nos champs obscurcis répand l'éclat du jour.

DIVERSES.

143

DAPHNÉ.

O mon ami , que la campagne est belle !
De cette onde , qui fuit , que le cristal est pur !
Dans les plaines du Ciel , vois-tu ce bel azur ?
Sens-tu dans l'air une fraîcheur nouvelle ?
Les rayons du Soleil percent de tous côtés :
Comme il darde sur nous sa flamme étincelante ,
Entre l'obscurité tremblante
De ces nuages écartés !
Comme l'air qui les chasse , offre à nos yeux sans cesse
Un spectacle mouvant d'ombres & de clartés !
Comme un rideau léger , vois-tu fuir l'ombre épaisse ,
Et courir à travers nos vallons humectés ?
Vois la lumière ensuite éclairer la richesse
De nos sillons ressuscités !

M I S I S.

Qu'à mes yeux , comme aux tiens , la nature est riante !
Oui , ma chère Daphné , tout charme ici mes yeux.
Regarde au loin cette écharpe brillante ,
Dont le cercle éclatant ceint la voute des Cieux.
Vois sur nos plaines arrosées

Cet arc resplendissant s'étendre & se courber !

Vois ces extrémités tomber

Sur ces Collines opposées !

De ce riche tableau que mon œil est flatté ,

Et que de ces couleurs l'étonnant assemblage ,

Du voile épais de ce nuage ,

Embellit bien l'obscurité !

Ah ! sans doute , le Ciel , par cet heureux présage ,

Annonce à nos cantons épargnés par l'orage ,

L'abondance , le calme & la sérénité.

D A P H N É.

Quel doux parfum la terre exhale !

Que l'air est frais , & que le Ciel étale

De diverses beautés un riche assortiment :

Vois ces gouttes de pluie , en perles transformées ,

Mêler l'éclat du diamant

Au verdoyant éclat des plantes ranimées.

Remarques-tu ces insectes divers ,

Ces papillons brillans , ces abeilles dorées ,

Qui se jouant dans le vague des airs ,

Étendent au soleil leurs ailes colorées ?
Entends-tu le zéphir soupirer dans les fleurs ?
Comme tout reverdit dans ces vastes contrées !

Nos campagnes défaltérées
Recouvrent du Printems les flatteuses couleurs.
Vois ces saules mouillés étaler leur feuillage
Sur les bords du Canal qui baigne ce séjour :

Comme les eaux réfléchissent l'image
De ce Ciel embelli par l'éclat d'un beau jour !

M I S I S.

Embrasse-moi, Daphné : quelle vive allégresse
J'éprouve en contemplant les charmes de ces lieux !

Qu'autour de moi tout m'intéresse !
Depuis l'astre fécond qui brille dans les Cieux ,
Jusqu'au moindre arbrisseau, tout étonne mes yeux.
Quel délire enchanteur me saisit & m'entraîne ,
Quand du haut de ce mont, élevé dans les airs ,
Je plonge mes regards sur cette immense plaine !
Quand mollement assis sur ces prés toujours verts,
A de moins grands objets fixant ma rêverie,

Des arbres & des fruits , des plantes & des fleurs ,

J'observe le parfum , le goût & les couleurs ,

Et ces êtres nombreux dont la forme varie ;

Enfin , lorsque d'un Dieu timide adorateur ,

J'admire des saisons la marche toujours sûre ,

De ce dôme azuré l'éternelle structure ,

Les chefs d'œuvres du Créateur ,

Et les trésors de la nature ;

Alors étonné , confondu ,

Par ces merveilles entassées ,

Entre une foule de pensées

Mon esprit reste suspendu.

Je m'arrête en silence , & des larmes pressées

Te rendent , Dieu puissant , l'hommage qui t'est dû.

Oui , les transports que ce tableau fait naître ,

D'un torrent de plaisirs m'ennivrent malgré moi :

Mais , Daphné , tu m'as fait connaître

Un charme encor plus doux , c'est d'être aimé de toi.

D A P H N É.

Misis , mon cher Misis , l'ivresse qui t'enflame ,

Me pénètre de joie en passant dans mon ame.

Tout deux unis par un nœud si touchant ,
Admiron de la nuit l'astre clair & paisible ,
Et l'aurore naissante , & le soleil couchant.

Partout d'un être immortel & puissant

Reconnoissons la main visible :

Qu'avec ma voix , ta voix d'accord ,
Pour rendre grace au Ciel , toujours se fasse entendre !
Ah ! quel ravissement , quand un pareil transport
Se mêle au doux accès de l'amour le plus tendre !





É P I T H É

A M. LE COMTE MAURICE

DE BRULH,

*Connu depuis quelques années par un excellent
Traité de Tactique.*

Q U O I, cher Comte, si jeune encore,

Vous sentez le prix des talens !

Dieux ! qu'une si riante aurore

Promet aux Arts de jours brillans !

A votre aspect chacun s'étonne

De voir chez vous en même-tems ,

Les fruits aimables de l'Automne,

Mêlés aux roses du Printems.

Votre amitié devient le gage ,

Et du génie, & du savoir ,

Et souvent même elle encourage

Le noble desir d'en avoir.

Du goût des Arts votre ame éprise
Annonce ainsi votre grandeur ;
Les Muses versent leur splendeur
Sur quiconque les favorise.
L'éclatant règne des Césars
Aux grands hommes dut tout son lustre :
Mécène protégea les Arts,
Et Mécène devint illustre.
Vous qui joignez un goût si sûr
Au sentiment , à la finesse ,
Et la raison de l'âge mûr
Aux agrémens de la jeunesse,
Allez, volez, prenez l'effor :
Suivez le feu qui vous enflamme ;
Montrez au monde le trésor
Que vous renfermez dans votre ame.
Mûri par le flambeau des Cieux ,
Ainsi ce gland caché sous terre ,
Chaque jour croissant sous nos yeux,
De la prison qui le resserre,
S'élève en chaîne fastueux,

Jusques aux voutes du tonnerre,
Et de son front majestueux,
Semble ombrager tout l'hémisphère.
Soyez l'ornement de la Cour ;
On réussit , quand on fait plaire :
Assis au rang de votre père ,
Vous brillerez à votre tour ;
Des peuples vous ferez l'amour ,
Et des Arts le Dieu tutélaire.
La vertu qu'un haut rang éclaire,
Éclate aux yeux dans tout son jour.
Dans les combats, faites revivre
Ce grand Guerrier, ce fier Saxon ,
Dont vous portez déjà le nom ,
Et de qui vous brulez de suivre
En tout l'exemple & la leçon :
Mais ce courage qu'on admire ,
Dont rien ne put borner le cours ,
Se vit dompté par les amours ,
Et vous riez de leur empire.
Lorsque la Déesse aux cent voix ,

Publiera par-tout votre histoire :

Quand la trompette de la gloire

Retentira de vos exploits :

Ce Mentor *, dont l'heureuse adresse ,

Par le plaisir forme les cœurs ,

Qui va pour vous semant des fleurs

Sur le chemin de la sagesse.

Ce Philosophe généreux ,

Qui , par un long apprentissage ,

Comme un Pilote habile & sage ,

Sur cet Océan dangereux ,

Sait vous conduire sans naufrage ,

En vous voyant par-tout fameux ,

Dira par-tout : c'est mon ouvrage.

Allez , vos succès sont certains ,

Votre gloire fera parfaite ,

Remplissez vos brillans destins :

Mais aimez toujours le Prophète.

* M. de la Frenaye , Colonel d'Infanterie & Gouverneur
de M. le Comte de Brulh.



É P I C É

A M. DE VOLTAIRE,

A l'occasion du renouvellement de l'Année.

DANS un sot jour consacré par l'usage,

Où chacun ment ; où la Ville & la Cour,

Du vieux Janus empruntant le visage,

Vont tendrement s'embrasser tour-à-tour :

Je veux pourtant vous offrir un hommage,

Qui ne vaudra que par la vérité :

Il est plaisant que la sincérité

Prenne ce jour pour parler son langage.

Que voulez-vous ? C'est la fête des vœux.

Chacun en fait pour ce qui l'intéresse.

Le Courtisan rampant avec souplesse,

Pour un vain faste & des titres pompeux ;

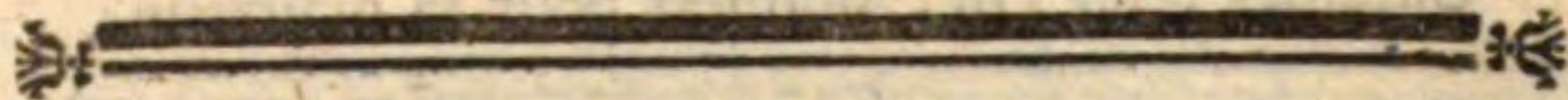
La vieille Églé, sans dents & sans cheveux,

Pour recouvrer sa grace & sa jeunesse.

Chremès

Chremés pour l'or, Boufflers pour sa maîtresse :
Si j'en forme un ce fera pour nous deux.
Mais Roi du Pinde, & cher à Polymnie,
Vous avez tout ce qui fait des jaloux ;
Gloire, fortune, esprit, gaité, génie,
Luth enchanteur, fière & douce harmonie ;
Quels vœux au Ciel puis-je adresser pour vous ?
Il ne m'en reste hélas ! qu'un seul à faire.
Vous possédez tous les talens d'Homère,
Et ce qu'il fut, vous l'êtes aujourd'hui :
Il fut, dit-on, sans yeux & sans ennui,
Jusqu'à cent ans prolonger sa carrière :
Pour achever la ressemblance entière,
Il ne vous faut que vivre autant que lui.
Chantre divin du bon Roi que j'adore,
Après cent ans, puissiez-vous être encore
L'honneur du siècle, & le modèle heureux
Des fous charmans & des aimables sages,
Et voir enfin chez nos derniers neveux,
Tout le plaisir que feront vos ouvrages.





JE P X T R JE

A M. LE C. D*.

Auteur d'une Histoire des Guerres.

NOUVEAU Polibe, Auteur aimable,

Dont les écrits sont bien frappés,

Qui n'avez point votre semblable

Dans les combats & les soupés,

Né pour la gloire, & fait pour plaire,

Aimez, combattez, écrivez.

Sur le Parnasse & dans Cithère,

Tous vos exploits seront gravés.

C'est à vous, fils de la victoire,

A consacrer chez nos neveux,

Dans les Archives de l'Histoire,

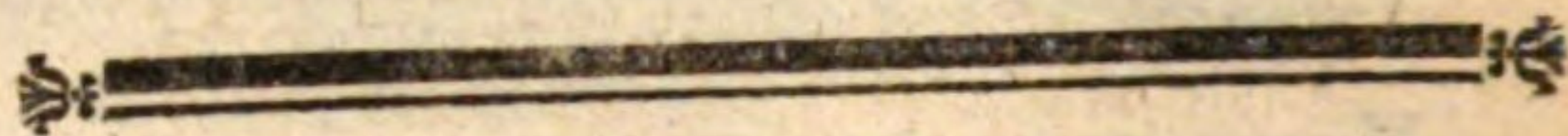
Les doctes faits de nos ayeux.

Mais par quelle étrange aventure

Interrompez-vous vos travaux ?

Vos écrits ni votre figure,
N'ont point à craindre de rivaux.
Sans doute la beauté nouvelle,
Qui tient votre cœur sous ses loix,
N'aime pas la gloire immortelle ?
On prend tous les goûts d'une belle :
Près de Vénus, tout perd ses droits.
Le fier Guerrier file pour elle,
Et la raison n'a plus de voix.
De vos beaux jours faites usage.
Vous plaisez : foyez amoureux :
L'amour est encor pour votre âge ;
La gloire ne rend pas plus sage ,
Et le plaisir rend plus heureux.





I D A S ,

*Traduction libre de la cinquième Idylle de
M. Gessner.*

SUR le bord d'un canal, dont l'onde transparente
De la sœur du soleil répétoit la clarté ,

L'heureux Idas avoit goûté
De la fin d'un beau jour la fraîcheur séduisante.

La nature en silence avoit charmé ses sens.

Le sombre azur des Cieux , le calme des prairies

Que le seul rossignol troubloit par ses accens ,

L'avoient plongé pour quelque tems

Dans les plus douces rêveries.

Il porte enfin ses pas vers cet humble séjour ,

Où le destin l'avoit fait naître.

Vis-à-vis sa cabane est un berceau champêtre ,

Qui la défend des traits brûlans du jour.

Là , loin du bruit des cités & des armes ,

Près d'un ruisseau qui coule lentement ,

Son vieux père , sur l'herbe étendu mollement ,
Goûtoit d'un doux sommeil la faveur & les charmes.

Dans un calme respectueux ,
Idas , les bras croisés , le contemple , l'admire :
Tout-à-coup emporté par un tendre délire ,
A travers le feuillage il regarde les Cieux ,
Et des ruisseaux de pleurs s'échappe de ses yeux.
Mortel , dont l'existence à mon cœur est si chère :

O toi , qu'après les Dieux j'aime si tendrement !
O mon meilleur ami , mon bienfaiteur , mon père ,

Comme tu dors paisiblement !
Que le sommeil est doux , quand l'ame est innocente !

Sans doute , tu venois , sensible à leurs parens ,

Sous cette voute verdoyante ,
Offrir aux Dieux le tribut & l'encens

De ton ame reconnoissante ,
Et le sommeil aura surpris tes sens.

Mon nom sans doute étoit mêlé dans sa prière.

Que je suis fortuné ! le Ciel reçoit ses vœux ;

Car autrement , pourquoi notre chaumière

Seroit-elle à l'abri de tous vents orageux ?

Pourquoi le Ciel propice à ce canton fertile,

Sous le poids de leurs fruits pliroit-il nos rameaux ?

Pourquoi répandroit-il une abondance utile ,

Sur nos champs & sur nos troupeaux ?

Lorsque touché des soins que j'ai pour ta vieillesse,

Le plaisir fait couler des larmes de tes yeux :

Lorsque tournant tes regards vers les Cieux ,

D'un air content , tu bénis ma jeunesse ;

Alors quel sentiment me pénètre pour toi ?

Mon sein se gonfle ; à peine je respire :

Mon visage de pleurs est baigné malgré moi.

A mes transports , mon cœur ne peut suffire.

Aujourd'hui même encor , lorsque sur ce gazon ,

Aux premiers feux de la clarté naissante ,

Tu venois ranimer sa force languissante ;

Tes regards parcouroient cet immense horizon :

Voyant de tous côtés la plaine jaunissante ,

Qui fait briller l'espoir d'une heureuse moisson :

Voyant de nos brebis la troupe bondissante ,

Prête à t'abandonner leur lait & leur toison.

» Mes cheveux, disais-tu, sont blanchis dans la joie.

» Mon fils, rends grace au Ciel des biens qu'il nous envoie;

» Et vous, heureux climats, ô champs bénis des Cieux !

» Où j'ai vu comme un jour s'écouler cent années,

» prospérez à jamais : mes yeux , mes foibles yeux,

» N'ont pas longtems à voir vos plaines fortunées.

» Bientôt je dois quitter ces campagnes bornées

» Pour un séjour plus vaste & plus délicieux.

O mon père ! il faut donc que la rigueur céleste ,

T'enlève pour jamais des lieux où je te voi.

Oh ! que pour moi ce jour doit être un jour funeste !

Je ne puis y penser sans frissonner d'effroi.

Quand tu ne seras plus , oui , je veux , ô mon père !

Je veux près de ta tombe élever un Autel.

Là , j'irai chaque jour , où d'un triste mortel ,

J'aurai pu par mes soins soulager la misère ,

Le front ceint d'un ciprès nouveau ,

Rendre hommage à ta cendre & fleurir ce tombeau.

Il dit , & toujours plein d'une image si chère ,

Il ne peut se lasser de contempler son père.

Comme il repose doucement !

Quelle sérénité sur son front est empreinte !

Quelle songe autour de lui voltige en ce moment !

Sur son visage heureux la bienfaisance est peinte.

Sans doute le sommeil à son cœur satisfait ,

Retrace en cet instant tout le bien qu'il a fait.

Comme il sourit ! la joie est pour le juste ,

Et les longs jours en sont les fruits.

Quel doux éclat répand l'astre des nuits ,

Et sur ses cheveux blancs , & sur sa tête auguste !

Puisse le frais du soir , puissent les vents fâcheux ,

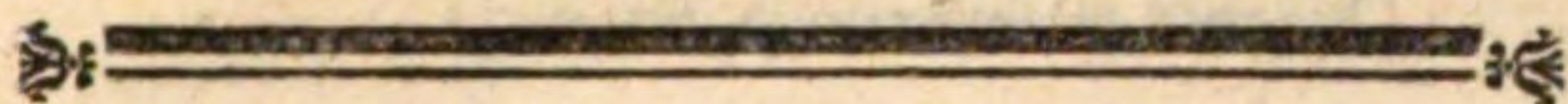
De ses débiles ans respecter la foiblesse !

Dieux ! détourniez de lui leur souffle dangereux ;

Et , si d'un tendre fils vous exaucez les vœux ,

Aux dépens de mes jours prolongés sa vieillesse.





É P X L R É

A M. LE COMTE

DE MONTAUSIER,

Le jour de son Mariage , le 6 Février

1769.

C'EST donc ce soir, qu'entre vos bras

L'Himen remet une mortelle,

Que le Ciel fit doublement belle,

Par ses vertus & ses appas.

Fier de soumettre tant de charmes,

Déjà dans le même écuillon,

L'amour entrelasse les armes

De Montausier & d'Ormesson.

Ce Dieu, qui fait qu'en tête-à-tête

Vous valez ainsi qu'aux combats,

En regardant votre conquête,

Malignement sourit tout bas

Des doux plaisirs qu'il vous apprête.

Si pour célébrer votre Himen ,
Je voulois suivre le chemin
De ces faiseurs d'Épithalames ,
De Madrigaux & d'Anagrammes ,
Qui poussés d'un zèle inhumain
Savent si bien en prose usée ,
Aux beaux atours d'une Épousée ,
Mêler la rose & le jasmin :
Vous verriez ma Muse étourdie
Sans effort pour vous en ce jour ,
Dans quelque rapsodie ,
Enchaîner l'Himen & l'Amour :
Vous me verriez en vers maussades
Vous déployer avec longueur
L'ennui charmant , les propos fades
Dont on assomme un épouseur ;
Vous me verriez de cette fête
Publier les plaisirs secrets
Et fatiguer votre conquête
Du long détail de ses attraits.
Mais ce n'est pas d'un ton vulgaire

Qu'il faut qu'on chante l'héritier
De ce Duc intègre & sincère *
Qui dans vous revit tout entier.
Du Télémaque de la France
Il fut le guide & le Mentor :
Sa fortune fut le trésor
Du mérite & de l'indigence :
Malgré la fourbe & l'ignorance ,
Ami des Arts , il fut encor
Encourager notre Terence ;
Il fut digne du siècle d'or.
Aux éloges il put prétendre :
Mais sa grandeur fit consister
Moins de plaisir à les entendre
Que de gloire à les mériter.

* Feu le Duc de Montausier , célèbre par la droiture de son ame & l'austérité de ses vertus. Il fut Gouverneur du Grand Dauphin , ayeul de Louis XV. On fait que les ennemis de Moliere dirent un jour à M. de Montausier que ce Poète avait voulu le jouer dans le personnage du Misanthrope , & qu'il leur répondit : Plut à Dieu que je ressemblassé à l'honnête homme que Moliere a peint.

Oui, votre ayeul eut en partage

La plus austère probité :

Mais avec plus d'aménité

Ses vertus sont votre héritage.

Ainsi que vous, dans les combats,

Il a commencé sa carrière.

Il montra cette ardeur guerrière

Qui vous fait braver le trépas.

Dans ce pénible apprentissage,

Son bras longtems fut notre appui ;

A la Cour il vécut en Sage,

Et vous finirez comme lui.

Enfin la main de l'Himénée

Va couronner votre valeur ;

Par cette chaîne fortunée,

La vertu s'unit à l'honneur.

Remplissez votre destinée

Et ressentez votre bonheur.

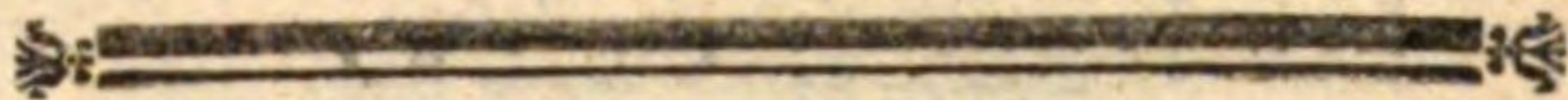
Je fais que, grace au persiflage,

On ne tient plus à ses sermens ;

Que, si ce n'est dans nos romans,

Le tendre amour n'est plus d'usage ,
Et qu'à la Cour présentement
De jeunes fous sans consistance
Vont par-tout prêchant l'inconstance
Et persiflant le sentiment
Que leur frivole inconséquence
N'inspire pas assurément ;
Mais votre cœur tendre & fidèle
Dans ce siècle d'égaremens ,
Est fait pour être le modèle
Et des Époux & des Amans.





V E R S *

*Présentés à Louis XV par Madame de ****

au sujet de la 50^e année de son Règne.

LORSQU'AUTREFOIS le Sage Sésostris
Eut règné cinquante ans aux rives de Memphis,
Le Nil vit sur ses bords la fête la plus belle
Dont l'histoire ait jamais parlé ;
Et le Peuple & les Grands employoient tout leur zèle
Pour offrir à leur Prince un tribut signalé.
Un simple Villageois tout-à-coup fend la presse,
On l'entoure, on murmure, il parle & tout se tait.
Le Roi lui-même écoute, & d'un air satisfait
Partage avec bonté sa naïve allégresse :
Mais au milieu du compliment
Le rustique orateur s'interrompt & s'arrête.
Mon cœur, dit-il au Roi, se faisoit une fête
D'exprimer à vos yeux tout mon attachement :

* Le Roi a accordé à Madame de *** une pension sur sa cassette.

Mais aujourd'hui je ne puis dire
Que la moitié de mon discours.
Pour peindre les transports que mon zèle m'inspire
Cinquante ans pour moi sont trop courts,
Et je me flatte encor que la bonté céleste,
M'accordera d'assés longs jours
Pour que dans cinquante ans je vous dise le reste.
Il revint en effet & le Roi s'y trouva.
L'histoire ne dit point ce qu'il en arriva.

O vous, dont la bonté facile & secourable
Ressemble à la bonté de ce Monarque heureux,
Puissant Roi, si le Ciel daigne exaucer mes vœux,
Votre bonheur au sien sera semblable.
Pour vous du Villageois j'ai tous les sentimens,
Comme il aimoit son Roi, Grand Prince, je vous aime.
Hélas! pourquoi dans cinquante ans
Ne reviendrais-je pas de même?





V^e J^e R^e S^e

A M. DESHAYS, LE JEUNE,

Peintre du Roi.

P^EINTRE charmant, artiste ingénieux,
Du pinceau le plus vrai j'admire en vous l'adresse :
Si vous eussiez vécu dans ce siècle fameux
Où les beaux Arts embellissoient la Grèce,
Alexandre sans doute eut été trop heureux ;
Pour peindre les transports de cette ame si fière
Et ses brillants exploits , & ses faits courageux ,
Il eut à ses rivaux préféré votre frère * :
Mais lorsqu'il eut voulu dans des momens plus doux
Par son portrait surprendre quelque belle ,
Il n'eut point fait venir Apelle
Et n'eut jamais choisi que vous.

* M. Deshays l'aîné, jeune Peintre, mort depuis quelques années, dont les talens pour l'histoire s'étoient annoncés de la manière la plus brillante.

LETTRE



L E T T R E
A UNE INCONSTANTE.

J'AVOIS prévu votre inconstance :

Vous feriez mourir Céladon ;

Mais je vous avertis d'avance

Que je n'ai pas ainsi le don

D'immoler ma frêle existence

A la gloire d'un beau renom.

L'astre qui luit à ma naissance ,

Soumit mon être à la puissance

De deux tyrans pis qu'un démon ,

Tous deux ayant par excellence

Une charmante déraison :

Si vous n'en savez pas le nom ,

L'un est l'Amour , l'autre Apollon.

On peut m'aimer en assurance ,

Car je n'ai point le faux jargon

D'un petit maître de finance ,

M

Ni la langueur de Coridon ,
Ni d'un Marquis l'impertinence ,
Ni les aîles d'un papillon ;
Quand je dis *j'aime* , je le pense ;
Mais quand je courtise un tendron ,
Qui sans cesse à ma vive instance
Veut opposer trop de façon ;
Je vous lui fais la révérence
Et disparois de l'horison.

Fussiez-vous belle comme Hortense
Que chanta mal St. Evremont ;
Eussiez-vous l'esprit de Ninon :
Si près de vous un sot oison
Vous enchantoit par sa présence ,
S'il obtenoit la préférence
Mon amour feroit le plongeon ;
Je me retire avec prudence.
Je n'aime point sans espérance.
La plus légère résistance
Me fait tout mettre à l'abandon.
Quand je changeois en apparence

Je vous semblois un peu frippon.
Vous m'aviez monté sur ce ton :
J'affectois une indifférence
Dont vous m'aviez donné leçon.
Il faut punir qui nous offense :
Mais je me mets à la raison.
Mon cœur est pour vous sans défense :
Une si longue pénitence
Ne peut être loin du pardon.
Unissons-nous d'intelligence ;
Mais si vous dites encor non ,
Vous devinez bien ma vengeance.





JE P X X JR JE

A CHRISTIAN VII,
ROI DE DANEMARCK,

*Sur son séjour à Paris *.*

Roi bienfaisant , nouveau Titus ,
Permettez que sans crainte & que sans espérance ,
Ma faible voix en chantant vos vertus
Se mêle aux doux concerts dont retentit la France.
En vain sous un faux nom vous voulez vous cacher :
Vous n'avez pas besoin de ces pompeuses marques ,
De ce faste sans qui les Rois n'osent marcher ,
Il ne faut que vous approcher
Pour reconnoître en vous un des plus grands Monarques.
Votre ame malgré vous trahit votre grandeur.
Ainsi l'astre du jour caché sous un nuage
Ne peut à nos regards dérober sa splendeur ;

* Ces vers qui n'ont point paru , ont été les premiers qu'on ait présentés au Roi de Dannemarck.

Ainsi Pierre & Christine ont reçu notre hommage.

Votre père immortel emporta nos regrets ;

L'Europe a comme vous pleuré sa bienfaisance.

Sur l'illustre Klopstock il versa ses bienfaits ,

Il anima les arts , il prévint l'indigence ;

Mais vos vertus font luire aux yeux de vos sujets

D'un règne aussi brillant la flatteuse espérance.

Un cœur sensible a droit de tout charmer ;

Les bons Rois font les Dieux du monde ,

Le vrai bonheur est de se voir aimer.

En parcourant l'Europe en grands hommes féconde ,

Des états différends vous avez vu les loix ;

Vous avez des Anglais admiré l'industrie ;

Mais ce n'est que dans ma Patrie

Que l'on fait bien aimer ses Rois.

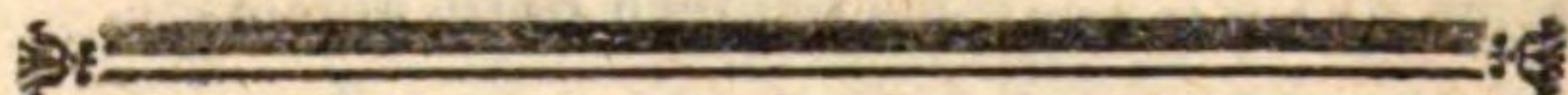
Avec Louis le Ciel vous a fait naître

Pour éprouver un bonheur aussi doux.

Ah ! si Bourbon ne régnait pas sur nous ,

Nous vous aurions choisi pour maître.



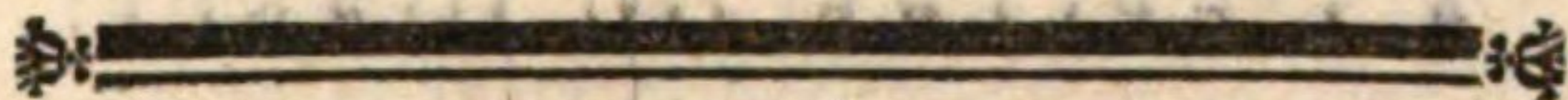


V E R S

A M. LE COMTE DE BERNSTOFF ,
*Principal Ministre de Sa Majesté Danoise ,
en lui envoyant la copie des Vers précédens
qu'il avait demandée à l'Auteur.*

C O M T E illustre , voici l'hommage
Que sans espoir ma muse offrit
Au jeune Roi qui vous chérit ,
Et m'honora de son suffrage ;
D'un air si bon , s'il m'accueillit ,
S'il remarqua ce foible ouvrage ,
C'est par vous seul qu'il réussit.
Pour peindre un Roi sensible & sage
Que l'honneur guide & l'amour suit ,
Il ne faut point tant d'étalage ,
Et pour cela le cœur suffit.
A sa jeunesse , à son langage ,

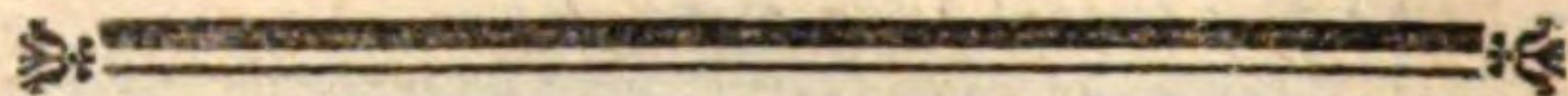
Et plus encore à son esprit ,
Ainsi que moi chacun se dit :
C'est Télémaque qui voyage ,
Et c'est Mentor qui le conduit.



ÉPIGRAMME.

TRISTE avorton du Parnasse moderne ,
Dont le borbier est l'unique élément ,
Qui siffliez tout , & que sans cesse on berne ;
Vous dites donc qu'à rimer aisément ,
Dans nos Auteurs aucuns ne vous égalent ;
Qu'à votre esprit les vers ne content rien :
Pourquoi le dire ? Eh ! ne voit-on pas bien
Que vos écrits vous content ce qu'ils valent ?





R É P O N S E *

DE M. DE VOLTAIRE
A L'ÉPITRE DU DIABLE.

EN F A N S de l'ombre , infernale séquelle ,
Ange maudits du Ciel & des humains ,
Quoi ! vous sortez de la nuit éternelle
Pour griffonner des vers si peu malins ,
Et contre moi , faire un si plat libelle !
Ce n'étoit pas la peine assurément.
Or , dites-moi , Dieux de la diablerie ,
Comment j'ai pu m'attirer , je vous prie ,
De votre part un si beau compliment ?
Me voyez-vous , Satirique farouche ,

* Ce badinage fut fait dans le tems où le Diable s'avisoit d'adresser des vers à M. de Voltaire. On sent bien que l'Auteur , en empruntant le nom de cet illustre Ecrivain , s'imposoit la nécessité de dire à-peu-près ce qu'il auroit dit lui-même.

Sur la vertu répandre un fiel amer ?
M'entendez-vous d'une profane bouche
Louer des gens qu'on ne peut estimer ?
Ai-je vanté ce jour épouvantable ,
Ce jour affreux , où nos Prêtres cruels ,
Remplis par vous d'un zèle impitoyable ,
Pour plaire à Dieu massacroient les mortels ;
Où dans Paris usant de despotisme ,
Surplis au dos , Crucifix au côté ,
Les yeux en feu , l'horrible fanatisme ,
En égorgeant , prêchoit l'humanité.
Ai-je aveuglé par une erreur barbare ,
Au rang des Saints placé ce monstre affreux ,
De la Nature excrément ténébreux ,
Formé par vous dans l'horreur du tartare :
Vil assassin , dont le bras meurtrier ,
Osa plonger un parricide acier ,
Au sein d'un Roi , le meilleur de la France ,
Dont j'ai jadis célébré la clémence ,
Et dont hélas ! le souvenir vainqueur ,

Tout mort qu'il est vit , encor dans mon cœur.

Qu'ai-je donc fait qui puisse à juste titre

De mon vivant m'attirer ce bonheur ?

J'ai beau rêver, fonder : sur mon chapitre.

Je ne vois rien digne d'un tel honneur.

Certainement sur son brûlant pupitre ,

Votre Greffier a commis une erreur.

Que j'en connois dans ce séjour d'horreur

A qui bien mieux conviendrait votre Epitre !

Ces fots pédans dont le talent fatal

A des raisons répond par des injures.

Maître Abraham, qui non moins infernal,

D'un air dévôt vomit des impostures :

Père Trévoux , qui dans un plat Journal,

Décriant tout d'un stile assez gothique ,

Et dénonçant chaque Auteur hérétique ,

Prêche le bien & fait toujours le mal.

Voilà, Messieurs, voilà les personnages ,

Les vrais héros dignes de vos hommages :

Pour Lcidas il est assez puni,

Je n'en dis rien : bien mieux vaudroit pour lui
Que le Parterre eut sifflé ses ouvrages,
Et qu'il n'eut point aussi bien réussi.
Cet imprudent, dans sa sottise extrême,
Voulut noircir, & s'est noirci lui-même.
Que j'aurois ri, si sous les traits charmans
D'une beauté jeune, fraîche & fringante,
En falbalas, en beaux ajustemens,
En vermillon, en parure élégante,
Telle qu'on peint dans ce tripot brillant
Fait pour les Arts, la danse & la Musique,
De maints tendrons cette troupe lubrique,
Prête toujours à duper le traitant :
Ou tel qu'un saint & digne Anachorète,
Pour le tenter vous vit dans sa retraite :
Si sous ces traits mes yeux vous avoient vus,
Ma chair est faible, & mon cœur encor tendre,
De vos attraits n'aurait pu se défendre :
A bras ouverts, le vous aurois reçus.
Mais vous joignez à laideur de Satire,

L'esprit tortu du plus apre bigot,
Sans réunir dans votre écrit fallot
Les traits faillans au dessein de médire.
Votre air hideux & votre sombre humeur,
En m'attristant, tout en vous me fait peur.
En vérité, pardon, Messieurs les Diables,
Je vous croyois sur ma foi plus aimables.
Vous n'avez point cette franche gaité,
Ce ton plaisant, ce rire sardonique,
Dont j'ai longtems cru votre esprit doté.
Et le ton dur, sombre & mélancolique,
Qui sur vos vers règne avec gravité,
Rend bien moins fort, & bien moins diabolique;
Le coup fatal que vous m'avez porté.
Vous croyez donc m'avoir en l'autre monde,
Et que mon ame, en malices féconde,
Ira tout droit rôtir entre vos mains ?
Vous vous trompez, petits dieux inhumains,
Je vais plutôt refondant ma nature,
Marcher nuds pieds, & coucher sur la dure,

Et me fesser , & prier , & jeûner ,
Pour attendre la clémence infinie ,
D'un Dieu toujours facile à pardonner ,
Et n'être pas en votre compagnie.

Rois du mensonge & de la calomnie ,
De me noircir vous vous faites un jeu ;
Tout au plutôt quittez donc la partie :
Car en honneur vous réussirez peu.
Allez , rentrez dans la nuit éternelle ,
Où dès longtems Dieu vous a condamnés ,
Et cachez-y ces vers & ce libelle ,
Faits pour l'oubli dès l'instant qu'ils sont nés.
Mais après tout , Messieurs du sombre empire ,
Pas de sitôt ne quittez cet emploi ,
Qui du très-haut jadis osa médire ,
Peut sans danger médire aussi de moi.
Médisez donc ; mais médisez par grace
Un peu gaiement : allons de la gaité :
La seule joie est le baume efficace ,
Qui fait en nous circuler la santé.

Où si du moins , quand vous voudrez écrire ,
Vous ne pouvez vaincre la gravité ,
Et si toujours par vos vers attristé ,
En les lisant , je baille au lieu de rire :
Attendez donc qu'à mes yeux pour jamais ,
Du Dieu du Ciel la clarté soit ravie ;
Et laissez-moi du moins couler en paix
Le peu de jours qui me restent de vie.

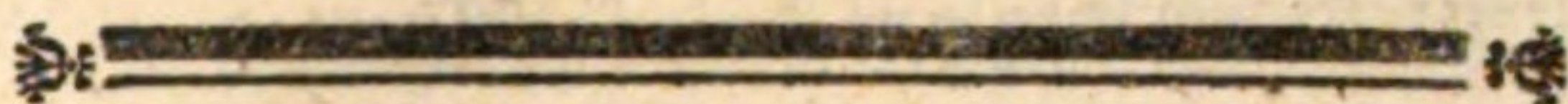


V E R S

*Pour mettre au bas du Portrait de M. le C.
de B * gravé à Rome.*

DANS ce Cardinal , Rome admire
Ses grands hommes , qui ne sont plus :
Virgile lui transmit sa lire ,
Et Marc-Aurèle ses vertus.





JE PP II II RR JE

ÉCRITE DE LA CAMPAGNE

A M. D. M.

LES ennemis du genre humain
Ont dit dans je ne fais quel livre
Que du bonheur le raboteux chemin
Étoit trop difficile à suivre :
Ils ont erré. L'on peut encor ,
Ami , dans le siècle où nous sommes ,
Sans trop chercher , ni sans trop fuir les hommes ,
Renouveler les jours de l'âge dor.
En le croyant, je m'abuse peut-être ;
Mais je chéris une si douce erreur :
Se croire heureux , ami , n'est-ce pas l'être ?
La vérité vaut-elle un mensonge enchanteur ?
Hélas ! j'ai lontems cru , séduit par l'apparence ,
Que la gloire & l'amour enfantoient le bonheur :

J'avois pour tout le reste un fonds d'indifférence ,
Qui parmi les revers a consolé mon cœur.

Je voguois avec assurance ,
Sur les flots agités d'une mer en fureur :

Je m'éveillais dans l'espérance ,
Et je m'endormois dans l'erreur.

Ami , pour être heureux , fuis ces lieux où sans cesse

La haine embrasse pour trahir ;

Où l'intérêt & la bassesse ,

Feignent d'aimer pour mieux haïr.

Viens donc , ose quitter ces insipides fêtes ,

Où la frivolité se fatigue aujourd'hui :

Ces Grands si bas , ces beaux esprits si bêtes ,

Et tout ce vain amas de sottise ou d'ennui.

Viens braver avec moi dans ces belles retraites ,

Des fots Pédants les absurdes clameurs ;

Des Sages prétendus les intrigues secrètes ,

Et la cabale des Rimeurs.

Trompons ce tems , qui nous échappe ,

Par l'étude ou par le plaisir ;

Et

Et si quelque sujet nous frappe,
Pour l'approfondir mieux, mettons-y le loisir.
On ne fait jamais bien ce que l'on fait trop vite.
Ces Auteurs si pressés ne se font point un nom :
Et leurs sottises, que j'évite,
Ne sont pour moi qu'une utile leçon.
N'imitons pas la maladresse
De ces Rimeurs fastidieux,
Qui chaque mois mettent sous presse
De gros volumes ennuyeux,
Où dans des vers laborieux
Ces Messieurs vantent leur paresse :
Qui, sans talent & sans maîtresse,
Chantent la gloire & le plaisir :
Qui toujours froids parlent d'ivresse,
Et n'en font jamais ressentir.
Ami, soyons ce que nous sommes ;
Par des dehors faux & trompeurs
N'en imposons jamais aux hommes,
Et ne masquons jamais nos cœurs.

On plaît toujours par la franchise :

On passe tout à la candeur.

Un visage qui se déguise

S'embellit-il en cachant sa laideur ?

J'ai trop vu berner dans le monde

Par les proneurs maint rimeur si vanté ,

Dont la stérilité féconde

Endort les grands & la beauté ,

Et sans relâche nous inonde

D'écrits nouveaux sans nouveauté :

Et ces plats raisonneurs , dont le goût difficile

N'annonce qu'un cœur froid avec un esprit faux ,

Et qui n'ont pour talent que l'adresse imbécile

De trouver par-tout des défauts.

De ces Auteurs d'écrits si fades

Je n'aurai point le triste sort ;

Ils ne riment qu'avec effort ,

Et je n'écris que par boutades.

Mais laissons-là ces rimeurs insensés ,

Leurs petits vers nombreux sans harmonie ,

Leur prose fade & leurs drames glacés,
Et leur orgueil qu'ils prennent pour génie.
Dans la paix & dans le silence,
Composant peu, mais corrigeant toujours,
Sommeillant avec nonchalance,
Je coule ici mes heureux jours.
Jeunesse, pour jamais me feras-tu ravie?
Âge brillant des passions,
Où notre âme est livrée à ces illusions
Qui font le charme de la vie,
Daigne encor me tromper par tes séductions.
Sous ces arcades de verdure
Je porte en paix mes pas errans:
J'admire avec transport les jeux de la Nature,
Et j'ignore en ces lieux les peines qu'on endure
Dans ces Palais dorés où végètent les Grands.
O Muses, si jamais de la douce harmonie
Vous m'inspirez les accords séduisans,
Et si jamais la flamme du génie
De ses brûlans accès vient embrâser mes sens,
Par un culte avare ou frivole

Je n'avilirai point mes chants.

Non jamais le veau d'or ne sera mon idole.

A la seule vertu j'offrirai mon encens.

Je me ris dans ces lieux champêtres

D'un Grand, qui vain de son pouvoir,

Qui le dernier de tous les êtres,

Fier des vertus de ses ancêtres,

Se croit dispensé d'en avoir.

Ce n'est pas que, censeur austère,

Dans un Grand je n'excuse une faute légère.

A ce Henri, ce Roi si bon

Nous pardonnons une foiblesse :

Oui, quoiqu'il fut Prince & Bourbon,

Son cœur fit toute sa noblesse.

Que font les titres & les rangs !

Un Roi cruel & sanguinaire

N'est que le premier des tyrans.

Un sot Duc à mes yeux n'est qu'un homme ordinaire.

Ne respectons point dans les Grands

Une grandeur imaginaire.

Par la vertu tout s'embellit,

Et sans balancer je préfère

Le roturier qui s'ennoblit

Au potentat qui dégénère.

Heureux, qui loin du bruit de la Cité,

Bravant les cris d'une foule importune,

Sans richesse & sans pauvreté,

Foule à ses pieds les dons de la fortune :

Qui satisfait de son obscurité

Dans la tendre amitié met son bonheur suprême,

Ne va point à la Cour mendier un appui,

Et qui, n'étant jamais en guerre avec autrui,

Peut vivre en paix avec soi-même !

Douce Amitié, sensible Amour,

Dieu des talens & du génie,

Embrâsez mon ame ravie;

Daignez descendre chaque jour

Dans ma solitude chérie,

Et me consoler tour-à-tour

Des amertumes de la vie.





É P I T R E

A M M. D * * E T S. D. M.

P E R C H É sur le plus haut donjon
D'où l'œil perdu sous l'horison
Découvre cent lieux à la ronde,
Les plus charmans séjours du monde,
Madrid , Surene , Issy , Meudon ,
Ce joli parc & ces bocages
Où la célèbre Pompadour
Venoit au sein du tendre amour
Se consoler sous ces ombrages
Du vain tumulte de la Cour ;
D'une lucarne astrologique
Où des Sylphes pourroient loger ;
De St. Cloud , pour vous abréger
Mon griffonage poétique :
De vos amis le moins léger

Vous invite de partager
Un dîner frugal & modeste,
Que le plaisir pourra changer
En un banquet vraiment céleste.
Or mes amis, n'attendez pas
Que la main de l'intempérance
Pour vous prodigue en ce repas
Les mets les plus exquis de France.
On ne voit point dans ma maison
Les métaux fondus en vaisselles,
Ni ces fragiles bagatelles
Que l'on vend si cher au Japon;
On n'y sert que dans la fayance
Des mets propres à la santé :
On y remplace l'abondance
Par une heureuse propreté.
Je vous estime trop pour croire
Que vous recherchiez la grandeur,
Et que vous quittiez le bonheur
Pour une fausse & vaine gloire.

Je fais qu'à Berlin autrefois,
Épris d'une ombre passagère,
Le bon d'Arnaud suivit la voix
De la Fortune mensongère :

Il fut trompé : mais je le crois
Bien revenu de sa chimère :

Et je suis sûr, que sans emplois,
Présentement son goût préfère

Un ami tendre, un cœur sincère

A la faveur de tous les Rois.

Nous n'aurons point de vins d'Espagne :

Le nôtre sera vieux & frais,

Et sans le Chipre & le Champagne

Nous trouverons l'art d'être gais.

C'est dans un salon de verdure,

Assis sur des gazons épais,

Que nos yeux verront la nature

Et que nos cœurs auront la paix.

Là, transportés d'un beau délire,

Pleins de franchise & de gaieté,

Dans le sein de la liberté
Nous pourrons folâtrer & rire.
En plaisantant sur nos travers
Nous nous taisons sur ceux des autres.
Nous parlerons beaucoup de Vers,
Et nous ne dirons rien des nôtres.
Loin des beaux esprits & des fots,
Donnant l'effor à nos faillies,
Chacun fera mille folies,
Chacun dira mille bons mots.
Pour rendre la fête complete,
Je veux que libre de souci
Notre libertin de Marfy
Forme des pas sur ma mufette :
Je m'attends bien à voir aussi,
Grave Conseiller d'Ambassade,
Le touchant Auteur de Fanni
Mener toute la mascarade ;
Et , pour terminer sans chagrin
Une journée aussi brillante,

Il faudra bien , le verre en main ,
Ne nous quitter que dans l'attente
D'en faire autant le lendemain.
Si ce tableau vous fait envie ,
Venez donc le réaliser ;
Et vous verrez que dans la vie
Sans richesse on peut s'amuser.

Vous me demanderez peut-être
A quoi je passe ici mon tems ?
Vivant sans esclave & sans maître ,
Dans ce réduit simple & champêtre ,
Le plaisir file mes instans.
Libre en ces lieux , je sens renaître
Les premiers jours de mon printems.
Loin du tumulte de la Ville ,
Loin des naufrages de la Cour ,
Plaçant mon bonheur dans l'amour ,
Content de peu , je vis tranquille.
Tous mes projets ambitieux
S'évanouissent dans l'étude ,

Et les desirs féditieux

Ne troublent point ma solitude.

Sous ces lambris de pampres verds,

Je m'abandonne au beau délire

Que m'inspire le dieu des vers.

Seul, oublié de l'univers,

Plein de son feu, je prends ma lyre :

Je chante, & tout ce qui respire

Est attentif à mes concerts.

La Fontaine, Virgile, Horace,

Corneille, Racine, & ces Dieux

Qui commandent sur le Parnasse,

Font, par leurs sons mélodieux,

Passer en moi la noble audace

Qui les éleva jusqu'aux Cieux.

Armé du fer de Melpomène,

J'oserai montrer sur la scène

Le tableau terrible & touchant *

* L'Auteur travailloit alors à *Orphanis*, Tragédie représentée en 1773.

De cette jeunesse imprudente
Qui voit peu, dans sa fougue ardente,
L'écueil d'un funeste penchant.
Oui, je peindrai cette victime
Des embuches de la beauté,
Se précipitant dans l'abîme,
En détestant sa cruauté.
Qu'un rival jaloux sous les armes
S'efforce à ternir mon succès !
Si je puis arracher des larmes,
Je serai fier de mes essais.
Mais déjà le jour qui s'efface,
Prêt à se plonger dans les eaux,
Vient interrompre mes travaux
Et me force à quitter la place ;
Déjà Rosine en pet-en-l'air,
Un joli chapeau sur l'oreille,
Vient me rejoindre sous la treille
En fredonnant un nouvel air.
Quittant le Pinde pour Cithère,

Je laisse-là mon noir crayon ;

Et , pour célébrer ma bergère ,

Je prends le luth d'Anacréon.

C'est ainsi que loin du vulgaire ,

Servant la gloire & les amours ,

Dans cet asyle solitaire

Je vois couler mes heureux jours.

Tandis que ma Muse légère

S'égare , & vous peint en rimant

Tous les plaisirs du sentiment

Que la Cité ne connoit guère ;

Le cultivateur du jardin ,

Tantôt Magister du village ,

Et tantôt Chantre du lutrin ,

Quoique rustique , un peu malin ,

Qui ne croit pas en homme sage ,

Quand on fait lire du latin

Qu'on puisse en savoir davantage ,

M'observant de loin enfler

Ces vers en lignes non finies ,

Croit que j'apprends à calculer ,

Ou que j'écris des litanies.

Ah ! revenez sous ces lambris ;

Laissez la tristesse à la porte

Et les importuns à Paris :

N'ayez avec vous que l'escorte

Des jeux , des plaisirs & des ris ;

Suivis d'un si léger bagage ,

Or jurez-moi par Apollon ,

En vous servant de son langage ,

Que, vous viendrez , couple fripon ,

Visiter Jeudi l'hermitage

D'un citoyen de l'Hélicon

Qui, pour supporter votre absence ,

Laisse couler son existence

Entre sa lyre & son flacon.





Æ P X T R Æ

A M. * * * *

*Sur son passage à Montpellier où l'Auteur,
fort jeune, se trouvoit alors.*

SI la Nature en me formant,
M'avoit donné l'heureux génie
Dont elle orna si largement
Ce Chantre sublime & charmant
Qui fit revivre en ma Patrie
Et les bons vers & l'harmonie :
Je vous peindrois dans vos beaux jours,
Orné de graces naturelles,
D'un seul regard, d'un seul discours
Domptant les cœurs les plus rebelles,
Et fixant les plus infideles;
Aimable, heureux, fêté toujours,
Vous étiez l'idole des belles

Et l'enfant gâté des Amours.

Mais que la voix de la Victoire
Vous appelle dans Port-Mahon,
Laisant l'amour, suivant la gloire,
Semblable au Vainqueur de Pithon,
Armé de ce même tonnerre
Qui foudroya dans Fontenoi
Les Achilles de l'Angleterre,
Vous y volez venger le Roi:
Je vous peindrois lançant la foudre
Parmi les flots, parmi les feux,
Domptant l'Anglois impérieux
Et réduisant ses forts en poudre.

Je célébrerois votre fils
Qui, tranquille au sein de l'orage,
Comme vous de la gloire épris
Vole avec vous dans le carnage:
Bel Hercule, fier Adonis,
En tout il marche sur vos traces,
Et votre courage & vos graces

En

En lui se trouvent réunis.

Je peindrois encor l'allégresse

Que Montpellier sent en ce jour :

Mais qui peut exprimer l'ivresse

Et les transports de son amour ?

Longtems absent de ce séjour,

Où l'on vous regrettoit sans cesse,

On vous voit enfin de retour

Suivi de la fière Déesse

Qui fait triompher les héros

De la plus ferme forteresse

Et du vain caprice des flots.

Montpellier est une maitresse

Qui va revoir son tendre amant

Sauvé de la fureur traitresse

Du plus intraitable élément.

Elle l'embrasse, le caresse :

Elle se trouble par tendresse,

Et perd la voix par sentiment.

Dans les combats & dans Cithere,

O

Brillant vainqueur , règnez toujours ;

Vous avez vaincu l'Angleterre :

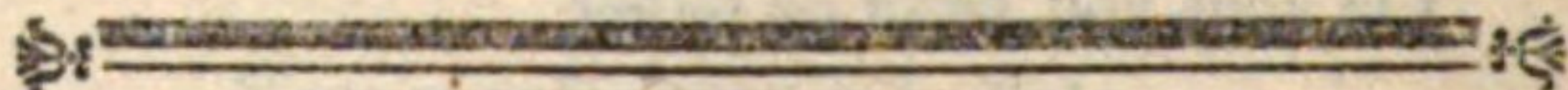
Soyez vaincu par les Amours.

C'est à la lyre de Voltaire

A célébrer vos jours heureux ;

Mais tout le reste doit se taire ,

Et doit vous admirer tous deux.



J É P I G R A M M E .

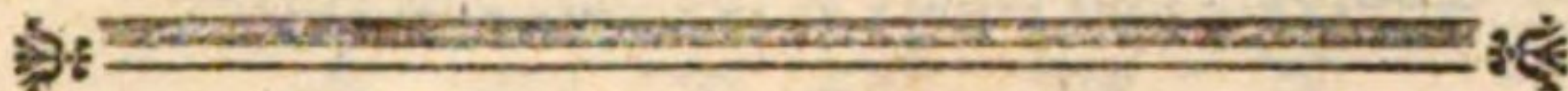
D A N S une ennuyeuse Satire ,

Licidas fronde mes écrits :

Pour me venger de ses mépris ,

A tout Paris je la fais lire.





JE P X T R E

A M. * * * *

A l'occasion de la nouvelle Année.

LORSQUE le char du Dieu de la lumière
Recommence des mois la rapide carrière,
Souffrez, aimable Duc, que ma timide voix
Renouvelle mes vœux & chante vos exploits.

Souffrez que ma Muse sincère
Vous peigne aux yeux du vulgaire étonné,
Tantôt aux champs de Mars & tantôt à Cithère,
Toujours vainqueur & toujours fortuné.

Oui, dans Paris séjour de la Mollesse,
Le François vous a vu, précédé par les Ris,
Couler les heureux jours de l'aimable jeunesse
Dans le sein des plaisirs & les bras de Cloris.

Là, fléchissant l'esprit le plus sauvage,
Cher aux belles, craint des époux,

Toujours plus tendre & toujours plus volage
Vous entraîniez tous les cœurs après vous.
Mais quand tout retentit du fracas de la guerre,
Non ce n'est plus cet aimable Adonis,
Entouré par les jeux, caressé par Cypris:
C'est Mars armé pour ravager la terre.
Rien ne peut arrêter vos transports belliqueux.
Vous marchez, Gene est libre & Minorque est en poudre,
Et l'Anglois sous vos coups expirant en tous lieux
Apprend, quand vous tonnez, à redouter la foudre.
Grand Guerrier, tendre Amant, vous lancez tour-à-tour
Et les foudres de Mars & les traits de l'Amour.
L'aveugle Dieu gémit de votre absence:
Après vous être ceint du laurier des Héros,
Revenez dans Paris, asyle du repos,
Cueillir les mirthes de la France.
Que le Dieu des Guerriers & celui des Amours
Réservent à vous seul leurs plus belles conquêtes,
Et que le Temps ne compose vos jours
Que de triomphes & de fêtes!





JE P X X R JE

A LUCILE.

T O I qui fait joindre au don de la beauté

Les graces d'un esprit facile ,

Toi que j'adore , ô ma chère Lucile !

Reçois ce simple don par l'amour présenté.

Le langage des vers plut quelquefois aux belles :

Mais aussi quelquefois il trouva des cruelles ;

La trop tendre Sapho soupira pour Phaon ,

Phaon chanta ses vers & méprisa ses charmes.

Le Dieu même des Arts , le brillant Apollon ,

Ne put rendre Daphné sensible à ses allarmes.

Et moi dans mon penchant moins infortuné qu'eux ,

Je te vis allumer & ressentir mes feux.

Qu'avec plaisir je me rappelle

Ce jour charmant , cet heureux jour

Où je vis tes beaux yeux animés par l'amour ,

Où plus sensible à mon ardeur fidelle ,

Tu daignas me payer du plus tendre retour !

Oui , ce jour fut pour moi le plus beau de ma vie :

Je sentis le plaisir pétiller dans mon cœur ;

Je volai dans tes bras , & ma brûlante ardeur

Passa soudain dans ton ame ravie.

Ton cœur pour moi dédaigne également

De nos jeunes Marquis la brillante élégance ,

Et de nos Financiers la prodigue opulence :

Tu ne suis que le sentiment.

Tes yeux plaisent sans art : ton cœur aime de même ;

T'aimer , te plaire , est-il un sort plus doux ?

L'amour , le tendre amour est le seul bien suprême

Que par pitié le Ciel ait laissé parmi nous.

Vois dans nos bois la tendre tourterelle

Caresser & chérir son tourtereau fidèle.

Leurs jours purs & sereins coulent dans les plaisirs ,

Et ce couple amoureux que le penchant rassemble ,

Qui toujours satisfait à toujours des desirs ,

Nait , vit , vieillit & meurt ensemble.

O Lucile ! à jamais brûlons des mêmes feux ,

Oublions l'univers & vieillissons comme eux.

✂:—————✂:

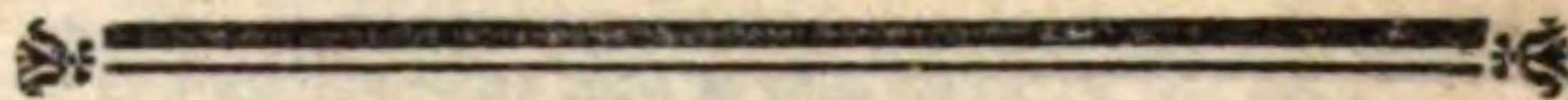
X M P R O M P T U

A MADAME DE ***,

*Qui demandoit à l'Auteur de lui faire son
portrait en vers , sur le champ.*

QUAND on vous voit, Venus a moins de charmes :
Quand vous parlez , Minerve a moins d'esprit :
Folâtrez-vous ? c'est Hébé qui sourit
Au jeune Dieu dont vous portez les armes ;
Charmante quand vous vous parez ;
Plus charmante encor sans parure ;
Fille heureuse de la Nature,
Vous avez tous ces dons, & vous les ignorez.
A ces graces enchanteresses
Vous joignez des vertus qu'on ne peut concevoir ;
Vous pardonnez à nos foibleſſes,
Et vous n'en voulez point avoir.





LES NOCES
DE THÉTIS,

ALLÉGORIE

A S. A. S. M. LE DUC DE CHARTRES,

A l'occasion de son Mariage.

LORSQUE jadis aux champs Thessaliens

Thétis s'unit avec Pelée,

De tous les Dieux la brillante assemblée

Avec pompe, dit-on, célébra ces liens.

Tous deux étoient parés de la fleur du bel âge :

Du rang de Jupiter tous deux étoient sortis.

Tous avoient cent vertus en partage :

On n'avoit jamais vu de nœuds mieux assortis.

Dans les traits de l'Époux , la douce bienfaisance

Tempéroit de son front l'auguste majesté.

De son maintien la noblesse & l'aisance ,

A tous les yeux peignoient la volupté :

Son regard fier annonçoit sa naissance ,

Et le son de sa voix exprimoit la bonté.
Dans l'Épouse, c'étoit la grace, la décence,
Un air si doux, si tendre & si plein de candeur;
C'étoit ce coloris, cette aimable pudeur,

Qui sert de fard à l'innocence

Et d'ornement à la grandeur.

Tant d'attraits réunis brilloient sur leur visage,

Que tous les Dieux partagés tour-à-tour
Ne savoient qui des deux admirer davantage;

C'étoit Psiché dans les bras de l'Amour.

Chacun de ces Amans, charmé de sa conquête,

Du plaisir de se voir ne pouvoit se lasser.

Les graces & les ris, de fleurs parant leur tête,
Avec eux, en dansant, semblaient s'entrelasser.

Le Dieu jouflu qui préside aux Orgies,
Par le nectar des Dieux scut les animer tous :
Sur son luth Apollon chanta les deux Époux,
Et l'Himen vers le soir, éteignant les bougies,
Les unit à jamais par les nœuds les plus doux.
Achille, dont le bras vengea si bien la Grèce,
Fut l'heureux fruit de leurs amours,

Et ce couple charmant , plein d'une douce ivresse ,
Par les plaisirs d'une égale tendresse ,
Sçut encore embellir jusqu'à ses derniers jours.

Prince auguste , couple adorable ,
De graces, de vertus assemblage parfait ,
Dans le miroir de cette fable
Reconnoissez votre portrait.

Il n'est pas achevé : mais l'amour plus habile
A ce tableau mettra le dernier trait ,
En vous donnant un autre Achille.



É P X E R E

A M^{LLE} * * *.

*En lui envoyant un Exemplaire de l'Héroïde
de Biblis.*

DES cœurs aimable souveraine,
Charmante fille de l'Amour,
Qui savez briller tour-à-tour
Dans les soupés & sur la scène,
Plaignez Biblis & son sort agité;
Puissez-vous être émue en lisant mon Ouvrage !
Le suffrage du cœur est l'unique suffrage
Dont le cœur puisse être flatté.
Les mirthes que la beauté donne
Sont à mon gré plus précieux
Que les lauriers, dont la gloire couronne
Du Dieu des Arts les fils ambitieux.
Caunus fuit, effrayé du feu qu'il a fait naître
Et ne laisse à sa sœur que de tristes regrets :

Nos esprits forts le blâmeront peut-être ;
Car Biblis , diront-ils , ne fut pas sans attrait ;
Mais le simple Caunus n'ayant pas l'honneur d'être
Ni Sophiste , ni petit-Maître ,
Il s'est enfui. Dans le fond des forêts
Il pleura le plaisir qu'il n'osa pas connaître.

Vous , qui joignez l'esprit à la beauté ,
Et l'enjouement folâtre au don touchant des larmes
Si Biblis avoit eu vos talens & vos charmes ,
Caunus à ses transports n'eut jamais résisté.





A S. A. S.

M. LE DUC D'ORLÉANS,

*En lui présentant la troisième Édition de mes
Héroïdes.*

O V O Û S , qui sur nos cœurs réglez avec empire ,
Grand Prince ! recevez ces timides essais.

Avec bonté , si vous daignez les lire ,

Je ne veux point d'autres succès.

Du plus grand des Henris j'ai chanté la clémence : *

J'ai crayonné son ame & sa grandeur.

Vous avez de ce Roi l'aimable bienfaisance ,

Et l'air affable , & sa candeur.

A chaque trait , que mon pinceau rassemble ,

Tout l'univers vous reconnaît.

Puis-je mieux offrir son portrait

Qu'au Prince heureux qui lui ressemble ?

* Dans l'Héroïde de Gabrielle d'Estrees,



C O U P L E T S

Adressés à deux jolies Femmes dans un souper.

AIR : *Des folies d'Espagne , &c.*

BELLE Rosine , & vous , belle Cécile ,
Également vous savez nous charmer ;
Entre vous deux le choix est difficile :
En vous voyant , il faut pourtant aimer.

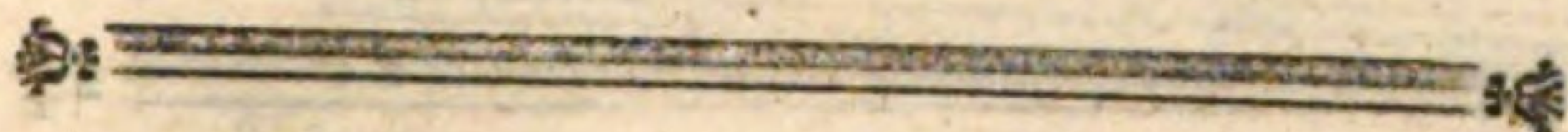
Je ne fais pas qui de vous doit mieux plaire
Ou par l'esprit ou bien par le minois ;
Amis , peut-on mieux décider l'affaire
Qu'en les aimant toutes deux à la fois ?

Je demandois jadis aux dieux propices
Après ma mort d'aller aux lieux charmans ,
Où la Beauté d'un torrent de délices
Doit enivrer les heureux Musulmans.

Mais près de vous je ne desirer guère
Le Paradis qu'inventa Mahomet :

Je reste ici , puisque j'ai sur la terre
Tous les plaisirs qu'au Ciel il nous promet.





JE TE R JE N N JE S

PRÉSENTÉES A MADAME DE *** ,

Par une Esclave.

RECEVEZ d'une esclave, à vos ordres soumise,
Le tribut que son cœur doit à votre bonté.
Heureuse, sous vos loix, je ne suis point surprise
Que chacun à vos pieds mette sa liberté.
Du hazard mon bonheur étoit jadis l'ouvrage,
Il l'est aujourd'hui de mon choix.
Eh ! quel esclave sous vos loix
Voudroit quitter son esclavage ?
Pour plaindre les mortels que vous savez charmer,
Il faudroit ne pas vous connaître :
Reine des cœurs, le Ciel ne vous fit naître
Que pour donner des fers & pour les faire aimer.





V J E R S

A M. D E S * * *.

*Pour le remercier d'un Exemplaire de ses
Ouvrages.*

JE ne fais comment reconnaître
Le cadeau que vous m'avez fait.
D'un plus agréable bienfait
Le sentiment ne peut pas naître.

Sur un ton aimable & galant,
Vous chantez tout ce qui m'enflame :
Si j'admire votre talent,
Je n'admire pas moins votre ame.

Le sage fait bien peu de cas
Du bel esprit qui cherche à nuire :
L'esprit en vain veut nous séduire,
Lorsque le cœur n'y répond pas.

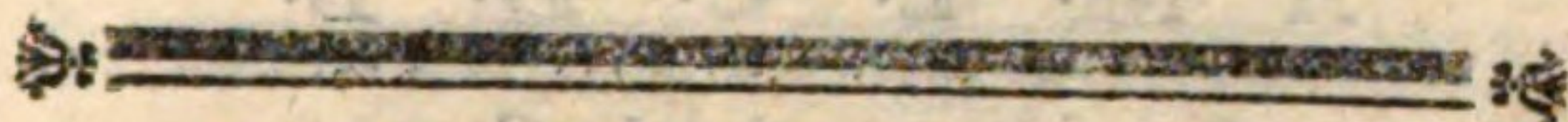
Vous

Vous pensez bien, vous savez plaire :

Tous les cœurs vous seront soumis ;

Et vos Ouvrages vont vous faire

Des maîtresses & des amis.



INSCRIPTION

*Pour le Portrait de Madame de ***.*

DIEUX ! qu'il est dangereux ce regard doux & tendre !

En voyant cet objet on craint de s'enflammer :

Mais le mortel qui ne veut pas aimer

Doit bien plus craindre de l'entendre.



VERS

*Pour mettre au bas du Portrait d'un célèbre
Médecin.*

PAR son savoir, il prolonge nos jours :

Par son esprit, il fait les rendre courts.





LE RETOUR D'APOLLON,

ALLÉGORIE

A M. L. C. D. B.

Sur son rappel à la Cour.

QUAND Apollon quitta les Cieux,
Il apprit aux Bergers à chanter sur la lire :
Et les échos se plaisoient à redire
De son luth enchanteur les sons harmonieux.
Il trouva le bonheur dans ce désert sauvage ;
Se plaire en tous les lieux est le secret du sage.
Triomphant, il revint s'asseoir au rang des Dieux.
Là, faisant plus d'heureux, il le fut davantage :
Il versa ses bienfaits sur cent peuples divers.

Il avoit fait le bonheur d'un village :
Mais il fit dans les Cieux celui de l'univers.

On dit aussi, si l'on en croit l'histoire ,
Qu'il fut sensible aux vœux des plus simples mortels,
Et qu'il n'oublia point au faite de la gloire
Ceux, qui dans sa retraite encensaient ses Autels.

O vous, en qui l'Europe admire
Le savoir & le rang, l'esprit & la bonté,
Illustre Cardinal ! c'est à vous de me dire
Si c'est la fable, ou bien la vérité.



COUPLETS

*Mis en musique par M. l'Abbé de la Croix,
& chantés à un Mariage par Madame
la Comtesse de **.*

CHASTE Himen, Dieu des tendres ames,
Vole, descend du haut des Cieux;
Que l'Amour par ses vives flâmes
A jamais sous tes loix rende deux cœurs heureux !

Que les beaux jours que la Parque vous donne,
Jeunes époux, coulent dans les plaisirs !
L'Amour fait naître les desirs :
Mais c'est l'Himen qui les couronne.





R É P O N S E

A MADAME LA MARQUISE

D'ANTREMONT,

*Qui avoit adressée à l'Auteur une Lettre mêlée
de vers.*

Vos vers charmans & votre aimable prose

De la plus douce erreur ont enivré mes sens :

C'est sur la foi de vos accens

Que je crois valoir quelque chose :

Vous flattez trop ma vanité.

Je n'espérois pas tant de gloire.

Ah ! puisque vous m'avez chanté ,

Je suis sûr désormais de vivre en la mémoire :

Jeune & brillante d'Autremont ,

Le vrai Parnasse est où vous êtes ,

Et la troupe du double mont

Admire avec dépit les concerts que vous faites.

Tandis que nous nous efforçons

De dénigrer Boileau, la Fontaine & Molière :

Dans vos immortelles chansons,

Aubenas voit briller une autre Deshoulière.

Apollon n'offre ici qu'un front tout surchargé

De faux brillans & de dorure ,

Quand votre Muse en négligé

A tout l'attrait de la parure.

Hélas ! maintenant dans Paris

Tout n'est que fard & qu'imposture :

L'art a perdu nos beaux esprits ,

Et chez vous seule est la nature.

Aux accords de ce luth si flatteur & si doux ,

D'un plaisir ravissant mon cœur se sent surprendre :

Mais en vous admirant , d'un sentiment jaloux

Pour la première fois j'ai peine à me défendre.

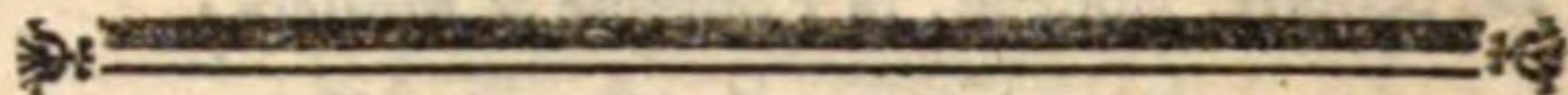
Votre art m'enchanté , & je gémis

De n'avoir point ce don suprême.

Ah ! pardonnez, il est permis

D'être jaloux de ce qu'on aime.





JE P X X R JE

A CLAUDINE.

J EUNE Claudine , ô vous , de qui l'image

A mon esprit fut présente en tous tems :

Vous , dont les yeux & les charmes naissans ,

Du tendre amour m'ont appris le langage ;

Je vous offris aux jours de mon printems

Un cœur sincère avec un pur hommage.

Je vous aimai : mais votre goût volage

A préféré des cœurs plus inconstans.

Mes premiers vœux ont été votre ouvrage

Et mes derniers seront encor pour vous.

Je bénissois mon heureux esclavage :

Mais mon bonheur a fait trop de jaloux.

Je vous perdis. Hélas ! depuis sans cesse

Le noir chagrin obscurcit mes beaux jours.

Voulant enfin surmonter ma tristesse

Je vis Zirphile , & vous aimai toujours.
Après cinq ans je vous revois plus belle ,
Et votre esprit est encor augmenté ;
Le tems toujours funeste à la beauté
Donne à la vôtre une grace nouvelle.
Pour vous l'esprit est un pompon nouveau ;
De la beauté la fleur est passagère ,
Et de l'esprit le charme est toujours beau.
L'un nous enflamme & l'autre nous éclaire :
Quelques instans la beauté peut nous plaire ;
Mais de l'amour l'esprit est le flambeau :
De vos appas quand la brillante aurore
Embellissoit ce séjour éclatant ,
Je vous aimois ; & mon cœur vous adore.
Mon feu pour vous s'accroît à chaque instant.
Ailleurs j'ai beau porter ma flamme errante ,
C'est sous vos loix que mon destin est doux ;
Tendre ou légère , invincible ou présente ,
Hélas ! mon sort est de n'aimer que vous.
Faut-il encor de votre indifférence

Belle Claudine , éprouver les tourmens ?
Pour mon amour n'est-il point d'espérance ?
Si votre cœur veut , parmi vos amans ,
En choisir un , dont la persévérance
Sente le prix de tous vos agrémens ,
Dont la tendresse éternelle & sincère
De vos attraits s'occupe à tous momens ,
Ne cherchez plus ; tenez : j'ai votre affaire.
Serrez pour lui les nœuds les plus charmans ;
C'est avec vous que son ame respire ,
Il ne peut être heureux que dans vos bras.
Si quelquefois le Dieu des vers l'inspire
C'est pour chanter sa flamme & vos appas.
Mais tous ces dons , ce brillant assemblage
Si vous n'aimez , sont des dons superflus.
Aimez ; l'amour est un fard à votre âge ;
De votre cœur sachez mieux faire usage
Et vous aurez mille agrémens de plus.





VERS PRÉSENTÉS

A M. LE C. D. C.

*Par Madame de *** , pour le remercier d'une
grace qu'il lui avoit fait obtenir à Londres.*

C'EST peu d'avoir une illustre naissance :

C'est encor peu de tenir en ces mains

Les intérêts d'Angleterre & de France ,

Et d'être assis au-dessus des humains ;

Ce vain éclat n'éblouit point le Sage ;

Mais ce cœur fier autant que généreux ,

Cet esprit vaste , & ce noble courage ,

Ce doux penchant à faire des heureux ,

Et ces vertus , qui sont votre partage ,

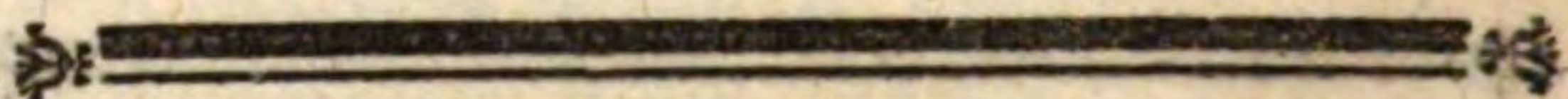
Toujours du Sage ont mérité les vœux.

Chacun s'honore en vous rendant hommage :

La bienfaisance a droit de tout charmer ;

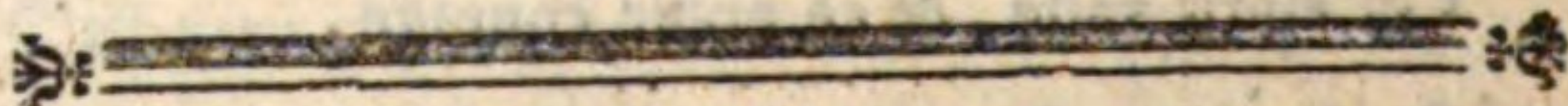
Et la grandeur n'est un rare avantage

Que pour celui qui fait se faire aimer.



ÉPIGRAMME.

L'ESTHER française un jour dit à son frère,
Le croirais-tu ? le trône, la grandeur
Dont j'ai jadis tant brigué la chimère,
Ne laissent plus que vuide dans mon cœur.
Tout me déplaît, tout m'attriste, & j'espère
Que terminant mon auguste misère,
La mort va seule achever mon bonheur.
Ah ! répond l'autre avec un ris moqueur,
Vous comptez donc épouser Dieu le père.



ÉPIGRAMME.

On écrit, dit-on, comme on parle :
Dans ce qu'il fait, dans ce qu'il dit,
Nul n'est, je crois, plus sot que Charle :
Or, devinez comme il écrit.



ÉPIGRAMME.

CERTAIN Pradon , bâtard de Melpomène ,
Rimant toujours , & rimant toujours mal ,
Voulut encore exposer sur la scène
De son génie un avorton fatal :
L'affiche annonce , & tout Paris y vole :
Chacun avant , eut soin de se munir
D'un gros siflet : vain espoir ! soin frivole !
On bailla tant qu'on ne put s'en servir.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN Rimeur , qui jamais ne repose ,
Me dit hier assez arrogamment
Qu'il ne sait point écrire en prose :
Lisez ses vers , & vous verrez qu'il ment.



INSCRIPTION

*Pour le Portrait de Madame de **.*

DA NS ce Portrait élégant & fidèle ,

Vous ne voyez que la beauté :

Mais vous n'y voyez pas la grace naturelle ,

Le tour heureux , l'esprit , l'aménité ,

Ni les talens de son modèle.

VERS

Pour mettre au bas du Portrait de Mademoiselle

Raucourt , représentée en Hermione.

QUE tu nous fais gémir & détester Pirrhus ,

Quand tu peins Hermione & ses douleurs cruelles !

En t'écoutant , on croit aux infidèles ;

Dès qu'on te parle , on n'y croit plus.

F I N.

TABLE

Des Ouvrages contenus en ce Volume.

P R É F A C E.	Page 3
<i>Joachim , Drame.</i>	9
<i>Avant-propos.</i>	90
<i>Requête des Filles de Salenty à la Reine.</i>	97
P O É S I E S D I V E R S E S.	
<i>Avertissement.</i>	110
<i>La mort de l'Amiral Byng , Poëme.</i>	117
<i>Épître à M. le C. de B.</i>	124
<i>Daphnis , Idylle imitée de M. Gessner.</i>	133
<i>Épître à Daphné.</i>	138
<i>Misis & Daphné, Traduction libre de M. Gessner.</i>	142
<i>Épître à M. le Comte Maurice de Brulh.</i>	148
<i>Épître à M. de Voltaire , sur le renouvellement de l'année.</i>	152
<i>Épître à M. L. C. D.</i>	154
<i>Idas , Idylle imitée de M. Gessner.</i>	156
<i>Épître à M. le Comte de Crussol-Montausier.</i>	161
<i>Vers présentés à Louis XV , le jour de la cinquantième année de son règne , par Madame de * * .</i>	166
<i>Vers à M. Deshays , Peintre du Roi.</i>	168
<i>Lettre à une inconstante.</i>	169
<i>Épître à Christian VII Roi de Dannemarck sur son séjour à Paris.</i>	172
<i>Vers à M. le Comte de Bernstoff.</i>	174
<i>Épigramme.</i>	175
<i>Réponse de M. de Voltaire à l'Épître du Diable.</i>	176
<i>Vers pour mettre au bas du portrait de M. L. C. de B.</i>	182

<i>Épître écrite de la campagne à M. de M.</i>	Page 183
<i>Épître à MM. D*. & S. D. M.</i>	190
<i>Épître à M. ***, sur son passage à Montpellier.</i>	198
<i>Épigramme</i>	202
<i>Épître à M. **, à l'occasion de la nouvelle année.</i>	203
<i>Épître à Lucile.</i>	205
<i>Impromptu à Madame de **.</i>	207
<i>Les Noces de Thetis, Allégorie à S. A. S. M. le Duc de Chartres, à l'occasion de son Mariage.</i>	208
<i>Épître à Mademoiselle **, en lui envoyant un exemplaire de l'Héroïde de Biblis.</i>	211
<i>A S. A. S. M. le Duc d'Orléans, en lui présentant la troisième édition de mes Héroïdes.</i>	213
<i>Couplets adressés à deux jolies femmes dans un souper.</i>	214
<i>Étrennes présentés à Madame de ** par une Esclave.</i>	215
<i>Vers à M. de S**, pour le remercier d'un exemplaire de ses Ouvrages</i>	216
<i>Inscription pour le Portrait de Madame de **.</i>	217
<i>Vers pour mettre au bas du Portrait d'un célèbre Médecin.</i>	Ibid.
<i>Le retour d'Apollon, Allégorie à M. L. C. D. B. sur son rappel à la Cour.</i>	218
<i>Couplets.</i>	219
<i>Réponse à Madame la Marquise d'Antremont.</i>	220
<i>Épître à Claudine.</i>	222
<i>Vers présentés à M. le C. D. C.</i>	225
<i>Épigramme.</i>	226
<i>Épigramme.</i>	Ibid.
<i>Épigramme.</i>	227
<i>Épigramme.</i>	Ibid.
<i>Inscription pour le Portrait de Madame de **.</i>	228
<i>Vers pour mettre au bas du Portrait de Mademoiselle Raucourt, représentée en Hermione.</i>	Ibid.

Fin de la Table.

FAUTES A CORRIGER.

PAGE 40, vers 2. Donnes-nous un cœur. *lisez.*
Donne-nous donc un cœur.

Page 47, v. 14. Caches-lui. *lis.* Cache-lui.

Page 48, v. 6. Embrasses-moi. *lis.* Embrasse-moi.

Page 54, v. 8. Vous savez que de nous. *lis.* Que de
vous.

Pag. 64, v. 14. Je l'excuse : mon cœur n'est pas connu
de lui. *Après ce vers ajoutez celui-ci :*

Mais toi, que je retrouve & je perds aujourd'hui,
Laurette, &c.

Page 69, v. 5. Qui chofit. *lis.* Qui choisit.

Page 113, lig. 4. Il se forme à paroître. *lis.* Il se
borne à paroître.

Page 127, v. 14. Au sein des plaisirs. *lis.* Parmi les
plaisirs.

Page 131, v. 7. Les arts soudains ressuscités. *lis.* Sou-
dain.

Page 134, v. 11. Dont la fumée. *lis.* D'où la fumée.

Pag. 137, v. 8. Et mon tourment. *l.* & mes tourmens.

Page 154, v. 12. Les doctes faits. *lis.* Les nobles faits.

Page 157, v. 13. Sensible à leurs parens. *lis.* A leurs
présens.

Idem. v. 18. Dans sa prière. *iis.* Dans ta prière. *Et*
au suivant. Le Ciel reçoit ses vœux. *lis.* tes vœux.

Page 160, v. 3. Quelle songe. *lis.* quel songe.

Page 187, v. 2. Et leur orgueil qu'ils prennent pour
génie. *Après ce vers ajoutez celui-ci :*

Entre Apollon & les Amours,

*On trouve chez DELALAIN , Libraire , rue
de la Comédie Française , les Ouvrages sui-
vans , par M. BLIN DE SAINMORE.*

HÉROIDES , ou Lettres en vers , troisième Édition
ornée d'estampes & de vignettes , grand *in-8°*. con-
tenant :

Lettre de Biblis à Caunus , son frère.

Lettre de Gabrielle d'Étrées à Henri IV.

Lettre de Sapho à Phaon.

Lettre de Calas à sa femme & à ses enfans.

Il reste très-peu d'exemplaires de cette Édition.

Et chez LE JAI , Libraire , rue S. Jacques.

Lettre de la Valiere à Louis XIV , précédée de la
Vie de cette Duchesse , pareillement ornée d'une
estampe , d'une vignette & d'un cul-de-lampe.

Tous ces Ouvrages réunis dans une édition petit
in-8°. sans estampes , à laquelle on a joint l'Épître à
Racine , se trouvent aussi chez Delalain.

Il paroîtra incessamment une nouvelle Édition d'*Or-
phanis* avec une estampe , pour faire suite aux œuvres
de l'Auteur.

ATALIE,
DRAME
EN QUATRE ACTES.

A LONDRES,

chez M. de la Harpe,

Libraire, rue de la Harpe.

M D C C L X V.

*On trouve chez DELALAIN , Libraire , rue
de la Comédie Française , les Ouvrages sui-
vans , par M. BLIN DE SAINMORE.*

HÉROIDES , ou Lettres en vers , troisième Édition
ornée d'estampes & de vignettes , grand in-8°. con-
tenant :

Lettre de Biblis à Caunus , son frère.

Lettre de Gabrielle d'Étrées à Henri IV.

Lettre de Sapho à Phaon.

Lettre de Calas à sa femme & à ses enfans.

Il reste très-peu d'exemplaires de cette Édition.

Et chez LE JAI , Libraire , rue S. Jacques.

Lettre de la Valiere à Louis XIV , précédée de la
Vie de cette Duchesse , pareillement ornée d'une
estampe , d'une vignette & d'un cul-de-lampe.

Tous ces Ouvrages réunis dans une édition petit
in-8°. sans estampes , à laquelle on a joint l'Épître à
Racine , se trouvent aussi chez Delalain.

Il paroîtra incessamment une nouvelle Édition d'*Or-
phanis* avec une estampe , pour faire suite aux œuvres
de l'Auteur.

NATALIE,

DRAME

EN QUATRE ACTES.

*On trouve chez DELALAIN , Libraire , rue
de la Comédie Française , les Ouvrages sui-
vans , par M. BLIN DE SAINMORE.*

HÉROIDES , ou Lettres en vers , troisième Édition
ornée d'estampes & de vignettes , grand in-8°. con-
tenant :

Lettre de Biblis à Caunus , son frère.

Lettre de Gabrielle d'Étrées à Henri IV.

Lettre de Sapho à Phaon.

Lettre de Calas à sa femme & à ses enfans.

Il reste très-peu d'exemplaires de cette Édition.

Et chez LE JAI , Libraire , rue S. Jacques.

Lettre de la Valiere à Louis XIV , précédée de la
Vie de cette Duchesse , pareillement ornée d'une
estampe , d'une vignette & d'un cul-de-lampe.

Tous ces Ouvrages réunis dans une édition petit
in-8°. sans estampes , à laquelle on a joint l'Épître à
Racine , se trouvent aussi chez Delalain.

Il paroîtra incessamment une nouvelle Édition d'*Or-
phanis* avec une estampe , pour faire suite aux œuvres
de l'Auteur.

Blin de Sainmore, Adrien Michel Hyacinthe,

Joachim

Amsterdam 1775

P.o.gall. 128#Beibd.1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10087745-7